

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

DIX-SEPTIÈME ET DERNIER ARTICLE.

LOUIS-PHILIPPE I^{er}.

Les modes, sous le règne de Louis-Philippe I^{er}, ont été soumises à des vicissitudes auxquelles nous avons pris part à notre insu. Que de changements, depuis quinze ans ! Examinez les modes de 1830, et vous les trouverez plus vieilles, plus ridicules, plus loin de nous que celles d'il y a cent ans ; car l'étrangeté des costumes nous choque en raison directe de l'analogie qu'ils ont avec les nôtres. Les monstrueux chapeaux ont été supplantés par les *bibis* microscopiques, qui ont eux-mêmes disparu. Les bonnets se sont montrés sous mille formes nouvelles, sous mille noms divers : à la paysanne, à la duègne, à la Charlotte Corday, à la religieuse, à la jolie femme, à l'Elisabeth, à la châtelaine, à la Marie-Antoinette. Les danseuses ont inauguré dans nos bals les *résilles* à la napolitaine, les pompons *steeple-chase* au-dessus des oreilles, les toques arméniennes, les bonnets à la catalane, les coiffures frangées à l'algérienne, les turbans blancs et or à la juive, avec une bride d'or. On a renouvelé, des règnes précédents, les *petits bords* Henri II, à plume *tourmentée*, les cols et guimpes *Médicis*, les mantelets à la vieille ou à la paysanne. Roses, géraniums, camélias, dahlias, germandrées, nymphéas, chrysanthèmes, fleurs artificielles ou naturelles, ont tour à tour prédominé dans les garnitures. Les *burnous*, les camails, les *crispins* de velours à bordure d'hermine, ont été préférés. Aux manches grotesques de la Restauration, ont succédé les manches *Amadis*, à la vénitienne, à la Louis XIII, à la religieuse, à la turque, à la bédouine, à la persane, à la jardinière, à la Gabrielle, à la Fontanges, à la

Vallière, à la Sévigné, à la Dubarry. Nous avons assisté à l'apparition des robes *Taghioni* (à quatre jupes), des *Berthes* et des *Célimènes* de blonde, des corsages à la *Pompadour*, à la mille plis, à la grecque, froncés à la Vierge, lacés à la Niobé, à pointe, à busc, à agrafe, à lacets lâches, à parfait contentement. Des étoffes échelle orientale, droquet catalan, pékin en camaïeux, lampas-burgrace, étoile polaire, caméléon fleuri ; des habits fumée de Londres, des amazones de *casimirienne* à boutons d'or et à manches amadis ; des *palmyriennes* brochées d'or sur un fond blanc ; du velours bleu *Benvenuto-Cellini* ; des satins plein la main ; *Médicis*, Louis XV, du tulle illusion ; du pékin *fleurette*, de la moire *Caméléone*, du tissu fil de la Vierge, de la gaze polka, des mouchoirs à la duchesse et à Fleur-de-Marie, etc., etc.

La toilette des hommes, depuis 1830, est devenue moins *habillée*. Les redingotes à la propriétaire, les paletots et les *tweeds*, ont un sans-façon que nos pères ne connaissaient point. Le col de satin noir l'emporta sur la cravate blanche ; le pantalon s'impatronisait même à la cour, au détriment de la culotte et des bas de soie, et la botte foulait insolemment des tapis qui n'auraient été jadis en contact qu'avec l'escarpin.

Nous étions dans un temps d'émancipation, et chacun voulant faire acte de spontanéité, prenait le costume comme un thème sur lequel il brodait des *fioritures*. Vous entriez dans un bal, et y cherchiez la mode du jour : elle était tellement compliquée de celle de la veille, tellement dénaturée par les caprices de la liberté individuelle, que vous ne la débrouilliez point. Les diamants et les dentelles, les *anglaises* et les bandeaux

lisses ou ondés, les jupes simples et les quadruples jupes, se disputaient la suprématie. Madame A... était modestement vêtue d'une robe noire *brillantée* de jais ; madame B... portait une robe *vert-fêtré* glacé de blanc, qui laissait voir une jupe de satin blanc entre les interstices d'un double *zig-zag* formé par un ruban rose. Chaque dame choisissait à sa guise dans l'immense arsenal des modes parisiennes, en combinait les éléments constitutifs, et se créait une parure originale. Heureuse fantaisie qui, tout en charmant nos yeux, répandait l'aisance dans une nombreuse classe d'ouvriers, et rendait les deux mondes tributaires de nos couturières et de nos modistes.

Historien des *modes françaises*, nous avons laborieusement consulté plus de cent volumes, dont, au besoin, nous pourrions citer les titres ; nous avons dû toutefois nous borner à l'étude du costume. Les autres applications de la mode nécessiteraient chacune un travail spécial. A combien de

considérations prêteraient les ouvrages à la mode, depuis le roman de *Clélie* jusqu'à celui du feuilleton ; depuis la *Cléopâtre* de Jodelle jusqu'à l'*Agnès de Méranie* ! Que de philosophie à déployer dans l'appréciation des systèmes à la mode, en évoquant les noms de Mesmer, de Cagliostro, de Lavater, de Gall, de Hahneman ! Que d'anecdotes à révéler à propos des meubles à la mode, depuis les bahuts sculptés de la Renaissance, jusqu'aux meubles raides et anguleux de l'Empire ! Il y a encore les jeux, les danses, l'architecture à la mode, les équipages, jardins, promenades, amusements, spéculations, occupations, distractions, chiens ou chevaux à la mode. Ces divisions et subdivisions peuvent donner matière à de curieuses monographies, que nous entreprendrons peut-être un jour, si nous sommes encouragés, mesdemoiselles, par votre gracieuse approbation.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.



BIBLIOGRAPHIE.

Histoire des Mœurs et de la Vie privée des Français : usages, coutumes, institutions, physionomie de chaque époque, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours; ouvrage complétant toutes les histoires de France, par Émile de la Bédollière. Tome II, chez Lecou, libraire-éditeur, rue du Bouloy, n° 10.

Troisième article.

Je ne peux me refuser, mesdemoiselles, au plaisir de vous citer encore quelques pages de l'intéressant et savant ouvrage de M. de la Bédollière. Cette fois, il s'agira de la toilette de Charlemagne, et de la vie intime de cet empereur dont la grande image planera sur tous les siècles.

Charlemagne préférait aux plus précieuses fourrures une pelisse de peau de mouton; il essaya, par ses décrets, par ses conseils, par son exemple, de rappeler ses fidèles à la simplicité, et de conserver intact l'ancien costume des Franks; c'était celui qu'il portait d'ordinaire: il mettait d'abord une chemise et un caleçon de toile, ensuite une tunique qu'il serrait autour de sa taille par une ceinture de soie, puis des chausses. Il avait aux jambes des bandelettes, et aux pieds des chaussons. En hiver il se garnissait la poitrine d'une peau de loutre. Sa saie (1) était de drap bleu. Il ne quittait jamais son glaive, dont la poignée et le boudrier étaient d'or et d'argent. Il avait une profonde antipathie pour les vêtements étrangers, même les plus riches. Deux fois seulement, à la demande du pape

(1) Saie, casaque des hommes de guerre dont se servaient les Grecs et les Romains. C'est le vêtement de dessus. La saie était le costume ordinaire des Gaulois.

Adrien et de son successeur Léon, il prit la tunique longue, la chlamyde (1) et les souliers romains.

Charlemagne s'opposa aux progrès du luxe avec autant d'ardeur qu'il en avait mis à combattre l'ivrognerie. « En l'année 794, dit M. de la Bédollière, après la conquête de la Lombardie, il voulut démontrer pratiquement à ses courtisans combien sa simplicité l'emportait sur leur pompeux étalage. Un jour de fête, au sortir de la messe, il dit aux siens: « Ne nous laissons pas énerver par le repos; allons à la chasse, et partons tous comme nous sommes. » Alors il jeta sur son dos sa peau de mouton qui n'avait pas plus de valeur que le rochet de saint Martin. Les grands revenaient de Pavie, où Venise venait récemment d'introduire les richesses de l'Orient; ils en avaient rapporté de riches vêtements, des colliers de pierreries, des tuniques de soie, des cyclades (2) faites d'étoffes piquées et de fourrures de loir. En cet équipage, le roi les conduisit à travers les bois et les ronces, les ramène trempés de pluie, souillés de boue et du sang des bêtes fauves, et les retient auprès de lui jusqu'à la fin du jour,

(1) Chlamyde, vêtement militaire. Elle se portait sur la tunique. La chlamyde était en temps de guerre ce qu'était la *toga* en temps de paix, l'une et l'autre ne convenaient qu'aux patriotes: il y en avait de plusieurs espèces; celles des femmes, des enfants et des hommes; parmi celles-ci on distinguait celles du peuple et celle de l'empereur. C'est ce que nous appelons un *manteau*, une *casaque*.

(2) Un cyclade. Habillement de femme, arrondi par le bas et bordé d'un galon de pourpre; c'était aussi le nom de l'étoffe de cette robe; on y brodait quelquefois des fleurs en or; les Romains l'empruntaient pour se travestir en bouffons.

sans leur permettre de changer. Le lendemain il leur ordonne de se présenter avec les mêmes vêtements, leur montre sa peau de mouton propre, intacte, et la compare avec leurs somptueuses guenilles, qui, en se recroquevillant au feu, s'étaient cassées comme des broutilles de bois mort. « Oh ! les plus fous des hommes ! leur dit-il, quel est maintenant le plus précieux et le plus utile de nos habits ? sont-ce les miens que je n'ai achetés qu'un sou (1), ou les vôtres qui vous ont coûté plusieurs talents (2) ? » Et les courtisans, confus, se précipitant la face contre terre, ne purent soutenir son formidable courroux.

Cependant, aux fêtes solennelles, Charlemagne jugeait nécessaire de déployer un appareil qui imposât davantage au vulgaire que la véritable grandeur. Toutes les richesses de la monarchie étaient alors étalées. Le ministre des finances prodiguait l'argent du trésor, le directeur du garde-meubles en tirait la vaisselle ciselée, les tapis, les courtines, les meubles et les fauteuils précieux. On s'asseyait d'ordinaire sur des pliants ou sur des coffres cubiques garnis de coussins ; mais les sièges qu'on employait dans ces jours de cérémonie étaient ornés de peintures et de sculptures, disposés en forme d'autel et exhaussés sur plusieurs degrés. Ils avaient parfois un dossier droit ou recourbé en arrière ; plus fréquemment ils étaient flanqués de deux montants réunis par une traverse qui soutenait une draperie de soie.

La messe était dite par l'archichapelain du palais ; puis un dîner splendide était servi à un nombre considérable de convives. Il y avait une table pour les dignitaires d'un âge mûr, une autre pour la jeunesse et une troisième pour les femmes. Les envoyés du calife Haroun-al-Raschid,

invités à l'un de ces somptueux banquets, s'écrièrent : « Nous n'avons connu jusqu'à présent que des hommes d'argile ; c'est aujourd'hui seulement que nous voyons des hommes d'or. »

En ces occasions, Charlemagne avait un diadème étincelant d'or et de pierreries, un habit tissu d'or, une agrafe d'or à sa saie, et des chaussons ornés de pierres précieuses. Nother le Bègue, qui l'avait vu sous ce riche costume, y ajoute un détail étrange que, faute de pouvoir l'éclaircir, nous soumettons sans commentaires à la sagacité de nos lectrices : « Deux rameaux de feuillage et de fleurs d'or partaient de chaque côté, à la hauteur des genoux du héros ; l'un de ces rameaux l'égalait en hauteur, l'autre s'élargissait en s'élevant jusqu'au-dessus du trône qu'il couvrait tout entier. »

Un renseignement plus digne de créance, c'est le portrait de Charlemagne, exécuté d'après nature par ordre du pape Léon III dans les deux mosaïques qui décoraient le triclinium du palais de Latran. Elles nous montrent Charlemagne en grande toilette. Il a les cheveux courts et d'épaisses moustaches. Il est coiffé d'une couronne impériale fermée, qui a la forme d'une toque. Sa tunique lui vient jusqu'aux genoux ; il est drapé dans une chlamyde ; de longues bandelettes serpentent autour de ses jambes, et ses souliers sont enrichis de dorures. Qu'on juge par là de l'authenticité des peintures qui représentent le grand empereur avec une chevelure touffue, une barbe formidable, et les épaules chargées d'un lourd manteau.

Peut-être, mesdemoiselles, seriez-vous curieuses de connaître le costume de la femme et des filles de Charlemagne. Voici ce que nous en dit M. de la Bédollière, d'après un auteur anonyme qui a décrit pompeusement la famille de l'empereur, partant pour la chasse, pendant l'automne de l'année 790.

« La reine Luitgarde est la première ;

(1) Le sou était d'or et valait à peu près 15 fr. de notre monnaie.

(2) Un talent d'argent valait environ 5,000 fr. ; le talent d'or environ 75,000 fr.

des bandelettes de pourpre s'enlacent dans ses cheveux et serrent ses tempes éblouissantes de blancheur. Des fils d'or attachent sa chlamyde; un béril (1) est enchâssé dans le métal qui forme son diadème; sa robe est de fin lin, teint avec la pourpre, et son cou étincelle de pierreries. Rhodrude la suit, enveloppée d'une chlamyde que retient une agrafe d'or enrichie de pierres précieuses; des bandes d'étoffe violette se mêlent à sa blonde chevelure; sa tête est ceinte d'une couronne d'or diaprée de pierreries. Telle est aussi la coiffure de Berthe; mais ses cheveux disparaissent sous un réseau d'or, et de riches fourrures d'hermine couvrent ses épaules. Des chrysolithes (2) parsèment les feuilles d'or qui ornent ses vêtements. Gisèle porte un voile blanc rayé de pourpre, une chlamyde teinte avec les étamines des mauves, et l'éclat de ses yeux éclipse celui du grand Phœbus. Rhodaïde vient ensuite, montée

sur un cheval superbe, devant lequel les cerfs se cachent en hérissant leur dos. Une épingle d'or, dont la tête est émaillée de pierreries, ferme sa chlamyde de soie. Celle de Théodrade, de couleur d'hyacinthe (1), est ornée d'un mélange de peaux de taupes; les perles étrangères scintillent à son beau col, et elle est chaussée du cothurne de Sophocle. »

Peut-être, ajoute M. de la Bédollière, l'auteur a-t-il vu la réalité de ce récit à travers ce prisme chatoyant que les poètes se mettent si volontiers devant les yeux. Peut-être la plupart des pierreries des filles de Charlemagne n'étaient-elles que du verre colorié comme celles qui sont inventoriées parmi les richesses de l'église de Stephanwerts... néanmoins, sa description, en la supposant exagérée quant à la valeur des ajustements, est, sous le rapport de leur agencement, de la plus scrupuleuse exactitude.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTERATURE ÉTRANGÈRE.

KING ARTHUR'S CHRISTMAS BILL OF FARE.

They served up salmon, venison, and wild boars,
By hundreds, and by dozens, and by scores.
Hogsheds of honey, kilderkins of mustard,
Muttons, and fatted beeves, and bacon swine;
Hérons and bitterns, peacock, swan and bustard,
Teal, mallard, pigeons, widgeons, and in fine
Plum-puddings, pancakes, apple-pies and cus-

[tard :

(1) Le béril, pierre précieuse que les Italiens nomment *eau marine* à cause de sa couleur, qui est d'un vert pâle. Il y en a beaucoup à Camboge, à Martaban, au Pégu et dans l'île de Ceylan.

(2) La chrysolithe, pierre précieuse, qu'on croit être la topaze.

MENU DE NOEL DU ROI ARTHUR.

On servit du saumon, de la venaison et des sangliers sauvages, par douzaines, par centaines et par quarantaines : des tonneaux pleins de miel, des barils de moutarde, des moutons, des bœufs engraisés et du lard de porc; des hérons, des butors, des paons, des cygnes et des outardes; des sarcelles, des canards sauvages, des pigeons, des macreuses, et enfin des plum-puddings, des crêpes, des pâtes de pommes et des

(1) Une hyacinthe, pierre précieuse dont il y a plusieurs espèces : l'*orientale*, celle qui vient de Calicut et de Cambaïe, est couleur d'orange; celle de *Portugal* est couleur de souci; celle qu'on nomme *la changeante* est d'un jaune citron. L'*hyacinthe la belle* est écarlate, tirant sur le rubis.

And there withal they drank good Gascon wine,
With mead, and ale, and cider of our own;
For porter, punch, and negus were not known.
All sort of people there were seen together,
All sort of characters, all sort of dresses;
The fool with fox's tail and peacock's feather,
Pilgrims, and penitents, and grave burgesses;
The country people with their coats of leather,
Vintners and victuallers with cans and messes,
Pages, archers, varlets, falconers, and yeomen,
Damsels and waiting maids, and waiting women.

flans : — de plus, on but du bon vin de Gas-
cogne, ainsi que de l'hydromel, de l'ale et du
cidre de notre crû; car le porter, le punch et le
vin épicé n'étaient pas connus encore. On voyait
là ensemble toutes sortes de gens et de cos-
tumes; le fou avec sa queue de renard et sa
plume de paon; des pèlerins, des pénitents et
de graves bourgeois; les villageois avec leurs
jaquettes de cuir; les taverniers et les pour-
voyeurs portant, les uns, leurs canettes, les
autres leurs gamelles; des pages, des archers,
des varlets, des fauconniers et des serfs; des da-
moiselles, des chambrières et des servantes.

DEUX DESTINÉES.

VALENTINE DESRIEUX A OCTAVIE MAUVAL.

Angoulême, 16 mars 1830.

« *J'aime, je suis aimée*, et nos pères d'ac-
cord... Pardonne-moi cette variante au
vers de Corneille. Nous voici enfin, ma
chère, au dernier chapitre de mon roman.
Nos pères sont d'accord; ils ont trouvé
dans leur sagesse que la charge d'agent de
change qu'occupe M. Armand de Blaye
s'arrangerait à merveille des deux cent
mille francs de dot de ta très-humble ser-
vante, et *vice versa*; que, partant de là,
les deux parties contractantes feraient une
excellente affaire et qu'il fallait la conclure
au plus vite. Tel fut l'avis des deux pères;
les mères, plus tendres et plus inquiètes,
ont jugé aussi que les dix-huit ans de la
fiancée sympathiseraient au mieux avec les
vingt-cinq ans de l'époux; qu'on trouve la
première assez jolie, le second fort distin-
gué, qu'ils aiment tous deux la musique,
le bal et les élégants plaisirs, et que par
conséquent le ciel même semblait avoir dé-
crété cette union. Pour moi, si on m'avait
longuement consultée, j'aurais dit peut-
être que le bal me semblait plus agréable

lorsque je dansais avec M. de Blaye, et que
je goûtais fort la musique, alors que j'en
faisais avec lui. Et lui, qu'aurait-il dit?...
mon Octavie, je n'en sais rien... mais je
le devine.

» Le mariage est fixé aux derniers jours
d'avril; le trousseau est commencé et sera
superbe. La charge de mon futur mari nous
fixera à Bordeaux; je regretterai tendre-
ment mon père et ma mère, si excellents
pour moi, mais l'idée d'aller à Bordeaux
me ravit cependant. Que sont les plaisirs
d'Angoulême auprès de ceux que m'offrira
une ville si brillante, si animée? Je ne vois
devant moi qu'un long jour de fête... Un
mari jeune, aimable, aimé (je puis te le
dire, à toi, mon Octavie), les jouissances
de la fortune, les plaisirs du monde et ceux
du cœur, voilà l'heureuse perspective qui
s'ouvre à mes yeux. C'est l'atmosphère
qu'il me faut, car, tu le sais, j'étoufferais
dans la vie de ménage, dans la vie de com-
ptoir que je vois mener à beaucoup de
femmes. Je ne puis mettre ma gloire dans
la beauté et l'exact rangement du linge
dans une armoire, ni mon bonheur à
compter chaque matin avec ma cuisi-

nière et chaque soir avec ma femme de chambre. Aux âmes vulgaires les soins vulgaires ! Je veux vivre de la vie de l'esprit et de l'âme et laisser aux subalternes des occupations dont ils s'acquitteront mille fois mieux que moi. Adieu, ma chérie ; je n'ose espérer de te voir à mes noces, et cependant combien il me serait doux de te réunir à tout ce que j'aime ! Adieu.

» VALENTINE DESRIEUX. »

OCTAVIE A VALENTINE.

Marseille, 30 mars 1830.

« Ma chère amie,

» Reçois avant tout, avec un tendre baiser, mes félicitations et mes vœux. Puisse Dieu bénir ton union et t'accorder toutes les félicités de la fortune et des affections ! Je te demande pour moi une prière que je te rendrai de bon cœur, car moi aussi, sans roman, sans préliminaire, sans vœux secrets et sans sympathies, je suis... je suis fiancée ! J'entends tes exclamations et je vois tes beaux yeux qui me questionnent. Est-il jeune ? est-il aimable ? quel est son nom ? son état ?

» Ma chère Valentine, M. de Rostaing est armateur, il a trente-huit ans et il montre rarement sa figure sérieuse et sévère dans les réunions du monde. Je ne pense pas qu'il soit aimable, mais je sais qu'il est bon, puisque mon père me l'a choisi pour époux. De plus, il est veuf et père de deux enfants ; pauvres anges ! dont je serai, j'espère, non pas la belle-mère, mais la sœur aînée et la maman.

» Tu vois que mon mariage n'est pas aussi riant que le tien, et pourtant je suis satisfaite, car il me semble que dans cette maison, veuve de sa première maîtresse, auprès de ces enfants orphelins, il y aura quelque chose de bon à faire. Or, c'est le bon et non l'amusant que je cherche en la vie... tu me connais. Je travaille à mon trousseau ; il sera modeste et en proportion avec ma dot. Nous serons mariés

le troisième jour de Pâques. Je t'envoie un bracelet bien simple ; porte-le, ma Valentine, en souvenir de ton amie,

» OCTAVIE MAUVAL. »

VALENTINE A OCTAVIE.

Bordeaux, 8 janvier 1831.

« Chère Octavie,

» Je dérobe enfin un moment à ce tourbillon d'occupations et de fêtes où je roule depuis huit mois, et ce moment, je veux le passer avec toi. Me pardonneras-tu mon long silence ? Je te connais si bonne, que lorsque tu sauras que ces huit mois se sont passés comme un songe brillant, comme un seul jour de plaisir, tu me comprendras et m'excuseras. La famille de M. de Blaye, établie à Bordeaux, m'accueillit à merveille ; je fus comblée d'attentions et de bontés ; aussi, dès le commencement de l'hiver, ai-je ouvert ma maison pour répondre aux invitations que j'ai reçues ; j'ai donné plusieurs concerts, deux bals, un grand dîner toutes les semaines, sans compter les réunions plus intimes ; tous mes jours sont pris, toutes mes soirées sont occupées. Franchement, je crois ma maison assez agréable ; j'ai tâché d'y réunir le luxe de Paris au confortable de la province. Ne faut-il pas que mon mari s'y plaise, et ces preuves sans cesse renouvelées de notre aisance ne sont-elles pas le meilleur moyen d'asseoir son crédit ? Je vois peu ce bon Armand, trop peu du moins, d'après le besoin de mon cœur ; il se livre tout à ses affaires et il prétend parfois qu'à moins d'un travail continu, notre existence ne se soutiendrait pas. Il est content de sa maison, de sa femme, quoiqu'il y a huit jours il soit entré dans ma chambre, tenant à la main les comptes de la femme de charge, et me disant : « Nous dépensons trop... soyez donc plus prudente, ma chère amie ! » Mais, vois-tu, Octavie, ce sont là les craintes d'un esprit timoré ;

je ne sais pas au juste quel est notre budget, mais je suis sûre qu'il ne dépasse pas celui de nos égaux, des collègues de mon mari. Que serait la vie, s'il fallait sans cesse avoir Barème à la main ?

» Ecris-moi, de grâce, et sois franche autant que je le suis. Conte-moi ta vie, tes plaisirs, tes peines... Hélas ! je crains que tu ne sois pas heureuse ! Adieu, mon amie, et à toujours...

» VALENTINE DESRIEUX DE BLAYE. »

OCTAVIE A VALENTINE.

Marseille, 28 janvier 1831.

« Chère Valentine,

« Tout est pardonné et oublié, ton long silence, et même ton apparent oubli. Je te félicite de ton bonheur et j'en suis heureuse ; mais oserai-je te dire, comme ton mari, *sois prudente !* Barème, vois-tu, ce n'est pas le plaisir, mais c'est la raison, et tu sais qu'il faut souvent interroger cette sérieuse conseillère, si l'on veut que le plaisir soit durable. Pardonne-moi cette gronde, comme nous disions autrefois ; tu sais que tu m'as investie jadis d'un droit de sœur aînée, dont je veux conserver le privilège, comme j'en conserve le dévouement et l'affection.

» Je me suis mariée peu de temps après toi, et j'ai quitté la maison de mes parents pour celle de mon mari. Dès les premiers jours de mon installation, je voulus me mettre au fait du gouvernement domestique. Ah ! ma bonne Valentine, mon courage faillit m'abandonner, à la vue de cet inextricable écheveau qu'il me fallait débrouiller : d'abord, les livres de la femme de charge et ceux de la cuisinière, c'était un chaos, où, suivant l'expression de Milton, *les ténèbres seules se rendaient visibles*. J'employai plusieurs jours à déchiffrer ce grimoire, à interpréter ces hiéroglyphes, et comme M. de Champollion, j'y découvris une vérité palpable et claire : c'est qu'il me fallait

renvoyer madame Agnès et me priver des services de mademoiselle Sophie. Cela fut fait : les mémoires des fournisseurs furent arrêtés et payés, et depuis cette époque, je tiens moi-même les comptes de la maison.

Ma seconde tribulation fut l'aspect des armoires livrées au pillage... Mon cœur de *ménagère* en fut brisé, mais maintenant, le dommage est réparé, et les rayons de chêne plient de nouveau sous le poids des serviettes et des draps, dont les phalanges éblouissantes sont rangées en ordre et exhalent une bonne odeur d'iris. Enfin, troisième chagrin et le plus grave de tous, les enfants, *mes enfants*, abandonnés depuis trois ans à des soins mercenaires, se trouvaient dans une situation déplorable. Leur intelligence, quoique très-vive, n'avait pas été cultivée ; ils n'avaient que des instincts et non des qualités, et s'ils aimaient leur père, s'ils n'étaient ni menteurs, ni voleurs, on n'en devait remercier que leur bon naturel. C'est ici, ma chère Valentine, que je sentis mon impuissance et que je m'humiliai devant le bon Dieu, en le priant de prêter sa force à ma faiblesse, sa sagesse à mon ignorance, d'éclairer mon esprit et d'élever mon cœur, afin que je fusse ce que j'avais promis d'être... une mère pour ces enfants. Je m'occupai d'abord des soins matériels ; j'arrangeai leur appartement, horriblement négligé ; j'y fis placer un portrait de leur pauvre mère, à qui je jure souvent d'être aimante et bonne pour ses orphelins ; je m'occupai aussi de leur santé et de leur toilette, puis je commençai à leur donner quelques leçons. J'ai le bonheur de réussir assez bien ; Claire et Henry m'aiment, et certes, l'enfant que je porte ne me sera pas plus cher qu'eux. Tu vois notre intérieur : mon mari sort de ses bureaux, un peu fatigué parfois, mais les caresses des enfants le dérident. Il nous trouve au salon, moi près de ma table à ouvrage ; Claire, à mes pieds, me consultant sur les ajustements

de sa poupée... Henri, près d'une fenêtre, feuilletant un livre d'images... M. de Rostaing entre, les enfants se suspendent à son cou... Alors la figure sévère de mon mari prend une expression de paix et de joie qui seule me récompenserait des labeurs de tout un jour. Mes parents passent les soirées auprès de nous, et je vois dans ce petit cercle tout ce qui peut m'attacher à la vie. Tu me demandais : Es-tu heureuse ? voilà ma réponse. Va ! mon amie, Dieu, le devoir et les affections, donnent toujours au cœur plus de bonheur qu'il n'en peut porter. Adieu, ma sœur de choix, et à bientôt !

» OCTAVIE MAUVAL DE ROSTAING. »

VALENTINE A OCTAVIE.

Bordeaux, 5 juin 1835.

« Ma chère Octavie,

» Je suis encore en retard avec toi, et j'avoue que depuis mon mariage j'ai bien négligé notre correspondance. Ai-je cessé de t'aimer ? Mon cœur me dit que non ; d'ailleurs n'es-tu pas toujours égale à toi-même, aussi bonne, aussi douce, aussi noble qu'au jour où je t'ai aimée pour la première fois ? Mais si tu savais ce que cette vie du monde impose d'obligations et entraîne d'esclavage ! Les jours s'enchaînent les uns aux autres par des investigations et des fêtes, et l'on ne peut saisir un moment ni pour soi ni pour ses amis. Tu me reconnaîtrais à peine : cinq années m'ont tant changée ! Je suis sûre que tu as gardé ton front si pur, ta fraîcheur éclatante, tes beaux cheveux si abondants.... Moi, je suis vieille... On dit que ce sont les veilles, les fatigues des bals ; mais, mon Octavie, le chagrin vieillit plus que le plaisir, et j'ai eu des chagrins. Ma pauvre petite fille, ma Léonore, est morte au berceau, faute de soins intelligents, m'a dit cruellement le médecin ; mais ne lui avais-je pas donné une bonne anglaise et une excellente berceuse ? Est-ce ma faute

si Dieu me l'a prise ? Ernest vit, mais il est bien faible ! J'ai trouvé des ennemis dans le monde ; les confrères de mon mari enviaient notre luxe, et lui-même, lui, Valentine, s'est refroidi pour moi. J'ai commencé à le craindre, et lorsque les comptes de la maison, ceux de mes fournisseurs, excitaient sa colère et donnaient prétexte à de tristes scènes, j'ai cherché à dérober ces comptes à sa connaissance. Ah ! mon Octavie ! combien aujourd'hui cette fatale précaution me coûte cher ! J'ai creusé un abîme sous mes pas : ces dettes se sont accumulées, les créanciers me pressent ; de jour à autre, mon mari peut être instruit, et alors que deviendrai-je ? La tête me tourne à cette pensée... et pourtant ai-je eu tort ? ne fallait-il pas soutenir notre rang ? fallait-il m'enterrer toute vive dans les soucis du ménage ? J'admire ta force d'âme, mais je ne suis pas faite de la sorte. Tu sais que jamais je n'ai envié l'épithaphe latine : *Elle resta à la maison et fila de la laine.*

» Je ris, mais j'aimerais mieux pleurer, j'ai mille pointes aiguës dans le cœur... Adieu, mon amie.

» VALENTINE. »

OCTAVIE A VALENTINE.

Marseille, 8 juin 1835.

« Chère Valentine,

» Quoique tu ne m'en eusses pas accordé la permission, j'ai cru pouvoir communiquer ta dernière lettre à M. de Rostaing, à qui depuis longtemps j'ai inspiré une bonne partie de mon amitié pour toi. Tu trouveras sous ce pli un billet de 10,000 fr. ; daigne l'accepter, chère amie, comme un prêt indéterminé, et réjouis mon cœur en m'apprenant que tu es délivrée de tes inquiétudes.

» J'embrasse ton Ernest ; garde-le, soigne-le, et tu verras sa santé reflourir, et ses yeux briller de vie et de joie. Crois-moi, je sais par expérience qu'il n'est pas de bonne Anglaise qui vaille une petite mère ;

et pour nous, chère Valentine, est-il un bal, un spectacle qui vaille le rire sur les lèvres de notre enfant ?

» Claire est grandelette ; elle a fait sa première communion ; Henri est charmant ; Berthe est très-sage, et Roger est aussi parfait que peut l'être un enfant au maillot : il est blanc et rose, il dort à merveille, il connaît son père et moi : que veut-on de plus ?

» Adieu, ma Valentine ; je suis à jamais

» Ta dévouée,

» OCTAVIE. »

Par une matinée de l'an 1847, un adolescent, frêle et beau, mesquinement vêtu, entra dans le comptoir de l'un des premiers armateurs de Marseille, et regarda autour de lui avec timidité. Le fils de la maison, jeune homme de bonne mine et à la physionomie franche et mâle, vint à lui et s'informa du sujet de sa visite.

« Je désirerais parler au maître de la maison, répondit le jeune étranger.

— Mon père est absent ; ne pourrais-je, monsieur, le remplacer ?

— Je vous prie de m'excuser ; mais dans l'affaire dont il s'agit...

— Permettez-moi, monsieur, de vous conduire auprès de ma mère : elle est fort au courant des affaires de la maison, et peut-être pourrez-vous vous arranger avec elle. »

En disant ces mots, le jeune Marseillais montra le chemin à l'étranger et le conduisit, en traversant une cour sablée et ornée d'orangers, jusqu'à la porte d'un joli cabinet de travail, où une dame de trente-huit à quarante ans était assise, occupée à mettre en ordre des paquets de vêtements, destinés évidemment à quelque pauvre famille. Elle salua le visiteur et s'informa à son tour du motif qui l'amenait auprès d'elle.

« Madame, dit le jeune homme dont l'embarras et la tristesse étaient visibles, j'ai appris que monsieur votre mari avait

un navire en partance pour le Sénégal, je désirerais prendre passage à bord, mais... »

Ici une vive rougeur colora ses joues pâles ; il garda un moment le silence et reprit avec un sombre courage :

« Ma fortune n'est pas des meilleures, et j'aurais de la peine à acquitter le prix de la traversée ; cependant j'y suppléerais volontiers par mon travail, comme subrécargue, comme commis, comme matelot même...

— Vous, monsieur ! répondit la dame avec une expression de sympathique pitié et en considérant les traits délicats et la taille frêle de l'adolescent, vous !... Mais il y aurait moyen de s'arranger autrement...

— Je ne veux pas vous tromper, madame ; voici tout ce que je possède. »

Il tira un porte-monnaie de cuir noir, qui renfermait une faible somme, et l'ouvrit d'une main tremblante. Dans ce mouvement, un bracelet en tomba ; la dame le ramassa vivement, le regarda et s'écria avec émotion :

« D'où tenez-vous ce bracelet ? de grâce, parlez !

— Il me vient de ma mère... c'est le seul bijou qu'elle aie gardé, madame, à l'époque de nos malheurs... elle me l'a remis tristement aujourd'hui, comme une dernière ressource.

— Votre mère ! ne s'appelle-t-elle pas Valentine de Blaye ?

— Sans doute, madame.

— Où est-elle ? vous l'avez vue aujourd'hui ? elle est donc à Marseille ?

— Elle est logée dans un des faubourgs... Pauvre mère ! elle ignore mon projet : je veux aller au Sénégal pour y retrouver un ami de feu mon père ; il me procurera peut-être un emploi, du pain, enfin...

— Grand Dieu ! pauvre Valentine ! Mais venez, monsieur, venez, mon cher Ernest, menez-moi près de votre mère... J'ai donc enfin retrouvé la meilleure amie de ma jeunesse !

— Eh quoi ! madame , vous seriez la bonne Octavie?...

— Octavie Mauval, l'amie de Valentine Desrieux. »

Une heure après, les deux amies étaient dans les bras l'une de l'autre. Madame de Rostaing répétait avec un tendre reproche :

« Tu as douté de moi, tu m'as caché tes malheurs !

— Doubter de toi ? c'eût été doubter de la bonté des anges ! Mais après avoir méprisé tes conseils, bien plus, après avoir méprisé tes exemples, fallait-il encore faire peser sur ton amitié le poids de malheurs que j'ai trop mérités ? Je te revois maintenant, et je ne conçois pas comment j'ai pu t'éviter si longtemps... ta présence me fait tant de bien !... »

Ces deux femmes formaient un frappant contraste : Valentine, vieillie avant l'âge, n'avait ni la riante beauté du printemps, ni le calme si doux de l'âge mûr ; Octavie, moins belle autrefois que son amie, avait conservé les teintes de la jeunesse et de la santé ; ses yeux limpides étaient bleus comme les vagues de la Méditerranée ; la bonté, la sérénité siégeaient sur son front, miroir de son cœur, et l'âge avait ajouté à sa dignité, sans enlever à ses grâces.

« Tu as deviné mon histoire, dit Valentine avec des larmes étouffées, mes défauts t'avaient prédit mon sort ! La voie de luxe et de désordre où j'entraînai mon mari nous devint fatale ; j'avais contracté des dettes... une première fois, ta généreuse amitié vint à mon secours ; mais, insensée que j'étais ! je persévérai dans ma conduite. Je venais de perdre mes parents,

je continuai à servir le monde, ce tyran cruel, qui me payait de mes sacrifices par des sarcasmes et des calomnies ; mon orgueil et ma paresse abandonnaient tout soin domestique, les dettes s'accumulèrent de nouveau, mon malheureux mari en fut instruit... notre passif égalait notre actif ; M. de Blaye quitta sa charge et paya tout : nous nous retirâmes ruinés, mais au moins l'honneur était sauf. Mon mari ne m'accusait point, il accepta un petit emploi de commerce et travailla courageusement ; je tâchai de l'aider... il me pardonna avant de mourir... Je restai veuve avec mon jeune fils ; nous végétâmes quelque temps ; enfin, Ernest m'engagea à venir à Marseille, espérant y trouver quelque occupation lucrative... J'y consentis ; mille fois j'élevai mon cœur à Dieu pour toi ; mais je ne voulus point te chercher ; j'entendais répéter avec joie combien tu étais heureuse et honorée, mais je me privai du bonheur de te voir... La Providence a conduit mon pauvre enfant auprès de toi !

— Et maintenant c'est entre nous à la vie, à la mort, tu ne nous quitteras plus. Nous irons demain remercier Notre-Dame de la Garde qui a ramené une sœur à sa sœur ! »

Ernest fut employé dans les bureaux de l'armateur, qui le traita comme un troisième fils, et parfois Octavie disait à Valentine : « J'étais heureuse épouse, heureuse mère... mais il me manquait quelque chose... maintenant ma vie est complète, puisque je possède auprès de moi mon amie. »

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

LES SEPT SOEURS.

BALLADE, PAR WORDSWORTH.

Lord Campbell avait sept filles, toutes sept belles, vertueuses, et ne se quittant jamais : on eût dit sept beaux lys, éclos ensemble sur la même branche, un même jour de printemps. Et comme elles s'aimaient les sept filles de lord Campbell ! Mais lui, fier chevalier à l'humeur guerroyante et aventureuse, chevauchait toujours par monts et par vaux, ne prenant nul souci des nobles damoiselles... — Oh ! qu'elle était morne, qu'elle était morne, la solitude de Binnorie !

Et voici qu'un jour, à la faveur d'un vent d'ouest qui enflait ses voiles, un vaisseau aborde sur la grève solitaire où s'élève le vieux castel de Binnorie... Des hommes armés envahissent le rivage ; c'étaient de farouches corsaires accourus des bords de la verte Erin. La renommée leur avait appris la beauté des jeunes damoiselles et l'isolement où les laissait leur père et seigneur... Ayant leur chef en tête, ils s'avancent impétueusement vers le manoir et s'arrêtent devant la poterne : le son aigu de la trompe retentit aussitôt... — Oh ! qu'elle était morne, qu'elle était morne, la solitude de Binnorie !

Au fond d'une retraite ombreuse et fleurie, couchées sur le gazon comme de jeunes biches qui se reposent, les sept filles de lord Campbell devisaient innocemment entre elles. Tout à coup les murailles du vieux castel retentissent du tumulte des armes, d'un bruit d'hommes et de chevaux. Que feront-elles, les faibles vierges ? Epouvantées, elles s'enfuient précipitamment, courant toujours, toujours devant elles... Est-ce donc là le souci que vous prenez des sept fleurons de votre couronne, fier chevalier, leur père et seigneur?... — Oh ! qu'elle était morne, qu'elle était morne, la solitude de Binnorie !

Elles courent toujours, toujours sans reprendre haleine, poursuivies de loin par les pirates audacieux. « Ne fuyez pas ! leur crient-ils d'une voix suppliante, nous ne vous ferons point de mal : honte à votre père, qui laisse votre jeunesse et votre beauté se consumer inutilement dans la solitude d'un vieux manoir ! il abandonne ses filles pour courir les aventures. Eh bien ! il trouvera la maison déserte à son retour, ce sera sa punition. Soyez pour nous belles et douces, damoiselles ; pour nous, parfumez votre chevelure et désarmez votre regard... » — Oh ! qu'elle était morne, qu'elle était morne, la solitude de Binnorie !

Elles courent toujours, toujours comme de pauvres biches effarées, tantôt séparées, tantôt se tenant par la main. « Mourons ! s'écrient-elles d'un commun accord ; mourons ensemble ; mieux vaut la mort que le déshonneur. » Un lac était près de là, un lac à la rive escarpée sur laquelle aucun pied humain n'avait encore laissé de traces ; les sept damoiselles, se tenant par la main, s'avancent au bord du rocher, et s'élançant par un bond désespéré, disparaissent à jamais dans les profondeurs des ondes... — Oh ! qu'elle était morne, qu'elle était morne, la solitude de Binnorie !

Le ruisseau qui sort du lac et parcourt ensuite la vallée semble, en murmurant sur la mousse et les cailloux, répéter un chant de deuil à la mémoire des sept nobles filles. Sept petites îles vertes se sont élevées depuis ce temps à la surface du lac : les pêcheurs disent que les sept sœurs ont été enterrées là par les fées des eaux, et qu'elles y jouissent en paix du doux et profond sommeil de la tombe... — Oh ! qu'elle est morne, qu'elle est morne, la solitude de Binnorie !

NOÉMI THÉVENIN.

LE SAPIN.

APOLOGUE.

Dans la forêt, jeune sapin
Avait et le soleil et l'air pur en partage ;
L'ingrat pourtant déplorait son destin.
Oh ! que je suis petit ! Dieu ! quel mince branchage !
Aux grands arbres du voisinage
Il s'en allait se mesurant,
Et rêvant.

En vain les enfants du village
Près de lui viennent se jouant,
Pour cueillir la fraise odorante ;
En vain le doux printemps, la brise caressante,
Sur ses premiers rameaux répandent la fraîcheur ;
Mille inquiets désirs se partagent son cœur :
Plus de paix, dès lors plus de joie.
Cinq ans passés, notre arbrisseau déploie
Des rameaux touffus et nombreux.
Si je pouvais atteindre à la voûte des cieux,
Défier les vents et l'orage !
Dit le sapin dans son langage.

A quelque temps de là survient un bûcheron,
Et puis deux et puis trois, puis enfin une troupe,
Qui pour parer à la froide saison,
Pour bâtir flottante maison,
Que sais-je ! en la forêt s'en vient faire une coupe.
Les plus grands sapins sous leurs coups
Tremblent tous.
Les voici couchés sur la terre,
Dépecés, façonnés, arrangés en monceaux ;
D'autres dans leur entier sont mis sur des traîneaux.
Debout notre arbre solitaire
Au loin contemple son aîné,
Qu'emporte un pesant attelage.
Soudain de s'écrier : Quand irai-je en voyage ?
Sapin, mon bel ami, vous serez emmené,
Attendez quelque peu... L'an suivant la cognée

Sur son large tronc retentit ;
Comme ses devanciers notre sapin fléchit :
Bon ! dit-il, ma cause est gagnée !
Et sur le sol au même instant
Il s'étend.

On le conduit à la ville prochaine,
Pour prendre son rang au chantier.
Il passe ensuite en un grenier.
De grandir c'était bien la peine !
Au moins, si les petits oiseaux
Venaient chanter sur ses rameaux !
Si le zéphir le balançait encore !
Si baigné des pleurs de l'aurore,
Comme aux beaux jours de la forêt,
Il brillait !

Hélas ! pour toute compagnie
Il n'a qu'un bataillon de rats,
Qui font retraite à l'approche des chats.
Vivre avec des rats, quelle vie !

Or il arriva qu'un matin,
Dans une cour, au soleil exposée,
On descendit notre sapin ;
Il se crut dans un Élysée.
Son bonheur dura peu. Trois ou quatre manants,
Pour alimenter les cuisines,
Coupent à qui mieux mieux et branches et racines ;
Le sapin mutilé, sur les charbons ardents,
Pétille et devient bientôt cendre...

Que de gens montent pour descendre !

M^{lle} CHARLOTTE D'AMBRY.



REVUE DES THÉÂTRES.

La Femme blasée. Comédie-vaudeville en un acte, de MM. N. Fournier et Biéville.

La scène est à Paris, en 1846, dans un salon élégant de l'hôtel de Dercy, riche banquier; les personnages sont Dercy, Emma sa femme, Juliette leur cousine, Bertinot leur voisin et leur ami, Gaston de Bormans, espèce de fat, et le caissier de Dercy, le jeune Edouard.

Juliette vient de reconduire le docteur de la maison. Bertinot entre sans se faire annoncer. « Je viens, dit-il, de rencontrer ce médecin philosophe qui voit partout des maladies morales; ne m'a-t-il pas dit, parce que je suis un peu nerveux, que j'étais rongé par une passion? — Vous! s'écrie en riant Juliette; et laquelle? — L'envie... Il appelle ainsi le désir de s'élever commun à tous les hommes. Mais ce n'est pas pour vous qu'il vient ici? ce docteur facétieux. — Oh! moi, je ne suis jamais malade. — Jamais? dit Bertinot. Il y a des gens comme ça, ajoute-t-il en soupirant. *Enfin, que voulez-vous?* — Il est venu voir ma cousine, sous prétexte d'une visite d'amitié, reprend Juliette, mais, au fond, pour s'assurer de son état. — Qu'a-t-elle donc? — On n'en sait rien. Je l'ai toujours connue un peu impatiente, un peu irritable; ce n'est pas étonnant.... Dans son enfance elle a été tellement gâtée par sa marraine, une vieille parente très-riche, qui prévenait toutes ses fantaisies; et elle en avait... Dieu sait! Si bien qu'à présent, elle n'en a plus... elle a tout épuisé. Aussi, rien ne l'émeut; elle ne prend intérêt à rien; ne se mêle de rien... Aujourd'hui, par exemple, c'est sa fête... eh bien, elle ne s'en doute seulement pas. — Mais, où

est-elle, en ce moment? — A sa toilette. Pauvre Emma! elle passe quelquefois sa journée à essayer des modes nouvelles, et finit par rester en robe du matin. Moi, je ne suis pas si difficile, et me voici toute prête. — J'ai à vous parler de mon neveu Édouard, mademoiselle, de ce jeune caissier que j'ai fait placer ici... Un charmant garçon qui a su plaire à mon ami Dercy et à vous.... Ne rougissez pas.... il y a des gens qui savent plaire, ajoute-t-il, en soupirant. *Enfin, que voulez-vous?* — Mais tout le monde fait son éloge, reprend Juliette; le seul défaut qu'on lui reproche c'est de s'occuper trop exclusivement de sa caisse. — Votre mariage est à peu près décidé: Dercy, se charge de votre établissement, puisque vous êtes orpheline et sans fortune: il donne cent mille francs. — Ce bon cousin! dit Juliette avec reconnaissance. — Mais ce n'est pas trop pour le train qu'il mène, reprend Bertinot: équipages, chevaux, bals, concerts, loge à l'Opéra, aux Italiens, que sais-je?... Je cherche en vain le côté faible de sa position... *Enfin, que voulez-vous?* — A vous entendre parler ainsi, monsieur Bertinot, on pourrait croire que le docteur a raison. — Raison de me croire envieux de mes amis, parce que je cherche avec tout le monde ce qui leur a valu tant de bonheur?... Le fait est que c'est exorbitant... Et moi qui suis parti du même point que ce cher Dercy, c'est à peine si je pourrai donner à Édouard... — Eh! monsieur, que m'importe? — A vous, mais à Dercy! — Mon cousin, l'homme le plus généreux!.... Emma est gâtée par lui, comme elle l'était par sa marraine. Hier encore, le plus joli attelage!... gris pommelé, et qui vous em-

porte... comme le vent ! — Oui, je l'ai vu... Ma parole d'honneur, c'est beaucoup trop beau pour un simple particulier... *Enfin, que voulez-vous ?* A propos, je venais l'emprunter à votre cousine. — Vous n'êtes donc plus un simple particulier ? monsieur Bertinot, dit en riant Juliette. »

Édouard vient apporter à madame Dercy les quatre mille francs de pension que son mari lui donne par mois. En ce moment, Emma arrive se soutenant à peine. « Ah ! monsieur Bertinot, dit-elle, vous voyez une femme bien malheureuse ! — Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? — Tenez ! répond-elle en montrant des journaux sur une table, rien d'imprévu, rien de bizarre... Sur mon piano pas un morceau qui me plaise !... Eh bien, quelle nouvelle ? — Hélas, madame, il n'est arrivé de mésaventure à aucune personne de ma connaissance... *Enfin, que voulez-vous ?* — Quelle heure est-il ? demande Emma. — Deux heures à la Bourse. — A la Bourse ! M. Dercy doit y être en ce moment... et moi, pauvre femme, pendant ce temps-là, négligée, délaissée... — Ah ! ma cousine, reprend Juliette, tu n'es pas juste ! Quels soins, au contraire, quel empressement ! Aujourd'hui, par exemple, il doit faire retirer ton coupon de loge pour l'opéra nouveau... et tu n'as pas l'air d'y songer ! Moi, quand je dois aller au spectacle, je n'en dors pas, je n'en dîne pas. — Enfant ! — Et le bal ! quelle joie ! les toilettes, les lumières, l'orchestre... Tenez ! n'y aurait-il qu'un piano et quatre personnes pour former une contredanse, je serais encore trop heureuse. — Pensionnaire ! — Mais ma cousine, la grande parure... — M'ennuie. — Mais les hommages que tu reçois... — M'ennuient. — Mais les fêtes... — M'ennuient. Je ne voudrais pas voir deux fois la même chose... Par exemple, cet attelage que mon mari m'a donné hier... — Justement, M. Bertinot vient te l'emprunter. — Ah ! qu'il le prenne ! (Bertinot s'incline.) Quelle heure est-il ? demande-t-elle encore. — Deux heures à

la Bourse. — Il y a une heure que vous me dites la même chose, reprend-elle en se levant avec impatience. Ah ! se dit-elle, c'est une calèche de voyage qu'il me fallait !... Un voyage !... la seule fantaisie que j'aie eue depuis six mois ! Quelque chose d'aventureux, d'accidenté, d'inconnu... Mais vantez donc l'inconnu à un homme de chiffres... »

En ce moment, Dercy rentre. « Je veux que tu n'aies rien à désirer, rien à envier à personne, ma chère Emma, lui dit-il avec tendresse ; je voudrais bien te deviner, mais il faut que tu m'aides un peu... Tiens, aujourd'hui, en sortant de la Bourse, je suis passé chez mon bijoutier, où j'ai choisi pour toi cette parure. (Il lui donne un écrin.) Et celle-ci pour Juliette. » (Il en donne un autre à Juliette.) La jeune fille saute de joie à la vue de sa parure en perles fines ; Emma ouvre lentement son écrin de diamants, et dit avec froideur : « Ils ne sont pas mal. — Il y en a au moins pour trente mille francs, dit à part lui Bertinot ; parole d'honneur, ça fait de la peine. *Enfin, que voulez-vous ?* »

Dercy se désespère de l'indifférence de sa femme, il se demande : « Est-ce le don qu'elle dédaigne ? Est-ce la main qui l'a présenté ? » Puis il s'informe tout bas auprès de Juliette si le médecin est venu, ce qu'il a dit, si tout est prêt pour la fête. Gaston se fait annoncer, Dercy lui serre la main et passe un instant dans son cabinet ; Juliette le suit, ainsi qu'Édouard, et Bertinot sort dans l'intention d'éclabousser tout le monde avec son attelage gris pommelé.

Restée seule avec Gaston, Emma va s'asseoir près d'une table ; Gaston s'assied ensuite, et désirant plaire à la jeune femme en entrant dans ses idées, il s'écrie tristement : « Ah ! madame !... — Ah ! monsieur ! répond-elle sur le même ton. — Que le temps est effroyablement long ! madame. — Les journées n'en finissent pas, monsieur ! — Ah ! l'existence est un pesant fardeau. — J'ai bien de la peine à

le porter ! — A le traîner, ajoute Gaston. — A la bonne heure ! s'écrie Emma, vous me comprenez ! vous, monsieur. — Oh ! oui, madame ! Vous vous ennuyez, je m'ennuie, nous nous ennuyons tous les deux. — Voilà pourtant ce qu'on appelle vivre ! reprend Emma. On se lève à midi... — Quelquefois plus tard, dit Gaston. — On se retrouve entouré du même luxe, des mêmes meubles, des mêmes tableaux, qui vous rappellent les mêmes idées. — C'est vrai, reprend-il, je n'ai jamais une idée nouvelle. — Si vous sortez, continue Emma, votre éternel équipage vous attend. — Pour une éternelle promenade. — Et vous rentrez tous les jours pour dîner. — Le même dîner à trois services. — Ah ! soupire Emma. — Ah ! répète Gaston. — Et dire qu'on ne peut vivre sans cela ! — Et que c'est encore ce qu'il y a de mieux ! — C'est à renoncer à la vie ! dit Emma. — Pardieu, madame, il faut secouer cette torpeur. — Comment ? — Par une passion. — J'en ai une... lui dit mystérieusement Emma. — Ah ! madame... pour... — Pour les voyages. — Très-bien... courir le monde.... c'est une idée... — Oh, partit ! se sentir libre, dit Emma traversant le salon... — Loin de ce monde monotone, dit Gaston traversant aussi le salon, chercher une contrée lointaine, ignorée !... Que dites-vous de l'Islande ? — L'Islande ? — Avez-vous lu Han ? — Hein ? — Han. J'aimerais aller dans la patrie de Han (1). — Oh ! n'importe où... mais M. Dercy ne veut pas quitter Paris. — Votre marraine, votre seconde mère... — Qui fait tout ce que je veux, ajoute Emma. Oui... ce projet me sourirait, si M. Dercy... »

Juliette accourt. « Tout est prêt, ma cousine, lui dit-elle gaiement, on n'attend plus que toi. — Où donc ? demande Emma. — Mais, dans la galerie, dans les salons qui sont décorés avec un luxe, un goût... partout des fleurs !... »

— Voulez-vous prendre mon bras, ma chère amie, vient lui dire Dercy. — Mais que signifie ? — C'est ta fête... Quoi ! tu ne te souviens pas que l'année dernière... à pareil jour... — Ah ! vous prétendez renouveler ?... — Les mêmes hommages, les mêmes empressements, le même bonheur, répond Juliette. — Ici, à côté, ajoute Dercy, je t'ai fait préparer la toilette la plus brillante. — Un bal ! s'écrie Emma désolée. — Oui, ma cousine, répond Juliette ; tous nos parents, tous nos amis sont invités. — Mais, mon Dieu, vous voulez donc me faire mourir ! s'écrie-t-elle. — Mourir ! répète Dercy avec étonnement. — Laissez-moi, laissez-moi ! s'écrie-t-elle au désespoir ; je ne veux voir personne ! qu'on renvoie, qu'on décommande tout le monde... Laissez-moi ! cette maison m'est odieuse ! — Odieuse ! répète l'époux avec douleur. »

Emma s'éloigne ainsi que les personnages présents à cette scène, excepté Dercy. « C'est fini ! se dit-il, plus d'espoir... Je ne lui inspire que de l'indifférence, de l'éloignement, peut-être ! Ah ! le docteur a raison... le mal a déjà gagné le cœur... Il faudrait quelque secousse violente, quel-que événement imprévu... »

Édouard entre, ses registres sous le bras. Dercy, préoccupé de ses chagrins le reçoit avec impatience. « C'est demain le 30, jour de paiement, dit le timide jeune homme ; j'apporte l'état de la caisse et cette lettre de Marseille. — Vous ne pensez qu'à vos chiffres ! — Plût au ciel ! répond en soupirant le prétendu de Juliette, je n'aurais pas tant de peine à tenir la balance ! — Voyons cette lettre, dit le banquier. » Pendant qu'il la lit, Édouard dit en regardant ses registres. « Nous avons à payer demain 638,397 fr. 66 c., savoir... »

Une idée vient de frapper Dercy, il s'assied pour écrire ; pendant ce temps, le caissier lui détaille les noms des créanciers, il ne l'écoute pas et écrit toujours. Arrive Bertinot. « Mes actionnaires sont éblouis, dit-il, se parlant à lui-même ; j'ai manqué

(1) *Han d'Islande*, roman de Victor Hugo.

d'écraser deux ou trois curieux occupés à regarder mon attelage.... C'est dommage qu'il faille le rendre... *Enfin, que voulez-vous?* — Bertinot !... se dit tout bas Dercy en l'apercevant. Eh bien ! Édouard, que faites-vous là ? ajoute-t-il tout haut. — Monsieur doit avoir reçu les traites de la maison Blanchard de Marseille, répond le caissier. J'attends que Monsieur veuille bien me remettre les fonds pour demain... — Les fonds ! répète Dercy avec embarras, c'est bien !... plus tard... — A propos ! j'ai écrit là... une lettre... il faudrait... mais non !... j'irai moi-même.... Allez ! — Je passerai la nuit, se dit le pauvre jeune homme ; aussi bien, je ne dors plus ! » Puis, passant près de Bertinot, il lui dit : « Mon oncle, parlez pour moi ! »

C'est Dercy qui parle le premier du mariage de sa jeune cousine ; mais pour payer la dot qu'il a promise, il réclame du temps... un an, peut-être. « Ah ! mon Dieu ! serais-tu gêné ? demande Bertinot. — Chut ! est-ce qu'on dit cela tout haut chez un banquier. — Serais-tu gêné ? répète-t-il tout bas. — Je ne dis pas cela... — A la bonne heure ! car, pour acheter des chemins de fer, je venais t'emprunter quelques fonds. — Oh ! mon ami, s'écrie Dercy, dans quel moment ! — Quoi ! ces traites de Marseille !... — Chut !... Oh ! les affaires ! ajoute Dercy avec agitation ; la veille d'un jour d'échéance, au lieu de fonds on peut recevoir la nouvelle... — Comment ! — Dans des circonstances pareilles on ne se confie à personne, et pour recueillir les moindres indices, on court de tous côtés... Adieu, Bertinot ; de la discrétion ! pas un mot ! » Puis il sort en désordre.

« Une catastrophe ! se dit Bertinot ; un homme qu'on croyait si sûr !... *Enfin, que voulez-vous?*... Moi qui comptais sur lui, ça devrait me faire de la peine... eh bien ! non... Je ne suis pas assez égoïste. »

Juliette entre avec précaution ; elle vient savoir si le jour de son mariage est décidé ; elle apprend qu'il n'aura pas lieu, car elle

n'a plus de dot. « Voilà ce que c'est, ajoute Bertinot : on veut briller, éclipser tout le monde, on mène un train d'ambassadeur... Je le crois bien... à ce prix-là !... *Enfin, que voulez-vous?* Et au bout de tout cela que trouve-t-on ?... la ruine ! — Mon Dieu ! s'écrie Juliette, mon cousin est ruiné ? — Ah ! vous le savez déjà ? Alors je peux vous le dire... Eh bien ! oui... tout est perdu ! — Voici ma cousine ! s'écrie Juliette, pas un mot devant-elle ! » Mais l'envieux ne peut se refuser au plaisir d'exciter les soupçons d'Emma ; puis, il sort pour aller à la Bourse. Emma allait questionner Juliette, lorsque, trouvant une lettre de son mari oubliée par lui sur la table, elle lit : « Mon cher Verdier, » je reçois une terrible nouvelle ; la maison » Blanchard, de Marseille, est menacée... » le contre-coup serait affreux pour moi... » Que savez-vous ?... votre réponse sera » mon arrêt... — Dieu soit loué ! s'écrie Juliette ; il y a encore de l'espoir, et M. Bertinot m'avait dit que mon cousin était ruiné. — Allons donc ! répond Emma, ce n'est pas possible !... c'est quelque faux bruit... Où est Dercy ? — Il est sorti très-agité. »

Dercy rentre. « Comme il a l'air abattu ! se dit Emma. » Puis montrant un intérêt, une activité qui ne lui étaient pas ordinaires : « Parlez vite, monsieur ! rapportez-vous de meilleures nouvelles ? Ah ! je sais tout ! — Quoi donc ? — Cet écrit oublié par vous... — Je n'ai donc plus rien à vous apprendre. — Ainsi ce malheur qui vous menaçait... — Ce malheur m'a frappé... — Et votre ruine... — Est complète. Rassurez-vous, dit-il en tombant sur une chaise... notre contrat de mariage est fait de telle sorte que vous ne serez pas victime de mon imprudente confiance. — Ah ! monsieur ! — Ce revers n'atteindra que moi seul, et pour mieux vous mettre à l'abri, je veux qu'une séparation plus complète encore... — Une séparation ! — Elle vous sera moins douloureuse qu'à moi... depuis longtemps ma présence n'est plus nécessaire à votre bonheur... — Mais vous... vous,

qu'allez-vous faire? s'écrie-t-elle. — Moi! je demanderai du temps, un peu d'aide... et si l'on me refuse, s'il faut qu'une tache soit faite à mon honneur... — Eh bien! demande Emma se rapprochant de son mari. — Ah! je ne sais alors à quelles extrémités!... — Mon ami!... dit Emma posant sa main sur le bras de Dercy. — Son ami! répète-t-il à part avec joie. — Calmez-vous! ajoute Emma; défiez-vous des premiers mouvements de désespoir. Je vous ai toujours connu du courage... Ne vous laissez pas abattre par le sort... Oh! il n'y a pas de votre faute, j'en suis sûre!... Allons, promettez-moi d'envisager de sang-froid votre situation. — Je te le promets, dit-il en se levant. — A quelle résolution vous arrêtez-vous? lui demande-t-elle. — Mais, je ne sais... à partir, peut-être. — Partir! répète-t-elle avec douleur. — Pour Marseille... c'est là seulement que je saurai... — Enfin, mon ami, si cela est nécessaire... allez, allez vite! — Mais toi, en mon absence, que feras-tu? — Je m'occuperai de vous. — De moi!... dit-il avec joie. Je vais tout disposer pour mon départ. » Gaston entre.

Emma qui avait obtenu de sa marraine qu'elles partiraient ensemble pour faire un voyage, et avait chargé Gaston de lui amener une chaise de poste, lui demande s'il a fait sa commission. « Oui, madame, répond-il avec mystère. — Mon ami, dit Emma à Dercy, il y a au coin de la petite rue une chaise de poste. — Comment cela se fait-il? demande l'époux fort étonné. — Je vous l'expliquerai plus tard... partez, partez vite! — Adieu! lui crie Dercy. » Et bientôt l'on entend le roulement d'une voiture.

Emma se montre pleine de cœur et de fermeté; elle approuve Édouard, qui jure ses grands dieux que la situation de sa caisse est excellente... elle console Juliette qui pleure... elle dit que sa maison n'éprouve qu'une gêne passagère, un moment de crise... Allons! du courage! ne perdons pas la tête et nous parerons à tout,

je l'espère. (Prenant des billets de banque sur la table.) Monsieur Édouard, voici d'abord les billets que vous m'avez donnés ce matin; Juliette, assieds-toi là, devant cette table. (Juliette s'assied.) Monsieur Édouard, dictez-lui les noms des principaux créanciers. — J'en ai la note, répond-il tirant son carnet. — Bien, répond Emma. Et toi, Juliette, écris une circulaire à ces messieurs... je la signerai... je répondrai de tout, lui dit-elle à voix basse... Mon hôtel de Paris, mon petit château d'Antony. — Ah! ma cousine, pourras-tu jamais te priver... — Laisse-moi faire. Quant au plus pressé... monsieur Gaston, lui dit-elle, voulez-vous rentrer dans les quinze mille francs que vous avez chez mon mari? — Tout à votre service, madame, répond l'avare. — Eh bien! allez chez Morel... qu'il vienne sur-le-champ. (Mes bijoux, mes diamants me rapporteront une somme considérable, dit-elle à part.) De là vous irez chez Giroux; qu'il vienne aussi sur-le-champ (mes tableaux, mes bronzes... des chefs-d'œuvre!... je m'en séparerai... il le faut). — C'est tout? demande Gaston. — Non, attendez! Eh bien! dit-elle à Juliette, donne-moi donc ces lettres, que je les signe.

— Mes amis, mes pauvres amis, s'écrie Bertinot en entrant, je viens d'apprendre la fatale nouvelle. — Mais, mon oncle, reprend Édouard, on assure que c'est vous qui l'avez répandue? — Moi!... par exemple! Recevez, madame, dit-il à Emma, mon compliment de condoléance... *Enfin, que voulez-vous?* le monde est une bascule... ce matin on était plus riche que moi, et à présent c'est moi qui suis plus riche que... — Vraiment! répond Emma écrivant toujours. — Je me suis dit, continue Bertinot, ces pauvres voisins seront peut-être bien aises de trouver un ami qui, sans bruit, les débarrasse d'un luxe compromettant. — Que de bontés!... ajoute Emma. En effet, cette voiture, ces chevaux qui vous faisaient envie... — Je les prends: ils m'ont valu la confiance de mes actionnaires. — Mon-

sieur Gaston, lui dit Emma se levant : courez vite où vous savez, et faites remettre ces lettres à leur adresse. Monsieur Édouard, retournez à la caisse et surtout faites bonne contenance. Juliette, veille à ce qu'on ne s'aperçoive de rien... Ah!... dis qu'on me fasse avancer une voiture de place. Vous, mon cher Bertinot, revenez dans une heure. — Tenez, ma chère voisine, lui avoue l'envieux, depuis que vous êtes ruinée je vous trouve infiniment plus aimable. *Enfin, que voulez-vous?*

— A présent, dit Emma, se voyant seule, courons chez ma marraine, elle m'aidera et... (Dercy entre) Ah! c'est toi! s'écrie-t-elle avec bonheur. — Oui... je reviens... j'ai réfléchi que ma fuite serait un déshonneur; il me faut d'abord essayer de parer au plus pressé. — Rassure-toi, lui dit-elle, j'ai déjà trouvé des ressources : mes bijoux, mes tableaux, mes équipages, tout sera vendu. — Mais ce luxe, c'est ton existence. — Mon existence sera la tienne... nous vivrons modestement, seuls, sans bruit... Je veux que ta fortune se rétablisse peu à peu... j'y aiderai par mon économie, par mon travail... Ces talents que l'on m'a donnés pour me distraire, j'en veux faire un emploi utile... — Quoi! tu es sûre de ne pas regretter... — Me croiras-tu, mon ami?... Si je quitte avec peine toutes ces parures... c'est parce que c'est toi qui me les as données. Si je souffre à l'idée que notre petit château va changer de maître, c'est que nous y avons passé les premières années de notre mariage, c'est que tout y est peuplé de nos souvenirs. — Nos souvenirs!... je croyais être seul à les conserver... Quoi! tu m'aimerais encore? mais cette chaise de poste... ce projet de départ?... — Ah! pardon... pardon!... c'est un aveu qui me rend bien confuse... Comment ai-je pu être coupable à ce point?... Est-ce bien moi?... qui... ce matin!... Oui, jeme demandais avec désespoir si tout ne m'était pas devenu odieux... Ma marraine était prévenue, je voulais fuir... Je te croyais

heureux. — Heureux! répète douloureusement Dercy. — Mais quand j'ai su que tu souffrais, continue Emma, quand j'ai vu ton honneur et tes jours en danger... oh! alors, tout mon amour s'est réveillé plus tendre, plus dévoué que jamais! Va, prends ces biens, prends-les tous, pourvu que tu m'aimes toujours... je serai trop heureuse! mais ne parle pas de sacrifice, ne me remercie pas... Ce matin, mon cœur était mort... à présent, je sens l'existence... c'est ma récompense la plus douce! — Chère Emma! » dit Dercy revenu au bonheur.

Bertinot accourt, ses actions sur les chemins de fer sont tombées en même temps qu'un viaduc.... Il est perdu.... ruiné! « Voilà ce que c'est que de vouloir surpasser les autres... lui dit Dercy. — Oui, reprend Bertinot, je te conseille de parler... Mes paiements de demain sont compromis; il me manque soixante mille francs. — Passe à ma caisse. — Hein? — Ce sera un à-compte sur la dot de Juliette. — Qu'est-ce que cela signifie? demande Emma. — C'est une plaisanterie! ajoute Bertinot. »

Gaston entre tout essoufflé; il a fait remettre les lettres, et les fournisseurs sont là. « Qu'ils attendent, répond Dercy, on aura besoin d'eux pour le bal de ce soir. — Le bal! répète Emma de plus en plus étonnée. — Quant à vos quinze mille francs, dit Dercy à Gaston, passez à ma caisse. — Encore! s'écrie Bertinot. Ah ça, tu n'es donc pas ruiné? — Non, mon pauvre ami, mais je bénis le ciel d'une ruse qui m'a rendu le cœur de ma chère Emma. — Et pour toujours, répond-elle. Ces richesses que je retrouve, je comprends à présent que l'on peut les perdre et j'en veux faire un meilleur usage... en répandant le bien autour de moi... Juliette... Édouard, vous serez mariés... Ah! je ne crains plus de m'en-nuyer, maintenant; les égoïstes seuls sont blasés. — Il n'y a que lui pour ça, se dit à part l'envieux Bertinot, toujours aimé et toujours riche... *Enfin, que voulez-vous?* »

Cette pièce de M. Fournier, l'un des ré-

dacteurs les plus aimés de votre journal, nous montre une grande vérité, mesdemoiselles : c'est que le bonheur n'est pas dans la richesse, mais dans le travail,

dans l'activité et surtout dans le dévouement au bonheur des autres!

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

MÉLANGES.

PETITE PHARMACIE PORTATIVE.

Au moment où vous partez pour la campagne, mesdemoiselles, nous croyons devoir vous indiquer les moyens de calmer tout de suite les douleurs d'un pauvre malade, de lui sauver la vie, peut-être, en lui donnant sur-le-champ le médicament qu'il lui eût fallu envoyer chercher à la ville, et qui, peut-être, serait arrivé trop tard... M. le docteur Victorin Raymond a bien voulu nous remettre le catalogue suivant :

1° *Éther sulfurique* (64 gram. dans un flacon bouché à l'émery.)

Calmant. On le fait prendre à la dose de quelques gouttes sur un morceau de sucre, ou dans une potion quelconque; on l'applique sur les tempes dans quelques maux de tête violents, et sur les brûlures lorsque la peau n'est point enlevée.

2° *Eau-de-vie camphrée* (100 gram.).

Excitant. On l'emploie en frictions contre certaines paralysies, contre les douleurs, les rhumatismes, les engelures commencent. Dans l'asphyxie par la vapeur de charbon, après avoir mis le malade au grand air, et la tête haute, on en frictionne les membres, la figure, la poitrine, jusqu'à ce que la respiration soit rétablie; on en fait alors avaler une cuillerée. Il faut donner les mêmes soins aux noyés, et surtout empêcher qu'on les secoue, ou qu'on leur mette la tête en bas pour leur faire

rendre l'eau que l'on croit, à tort, avoir été avalée en grande quantité.

3° *Laudanum de Sydenham* (31 gram.)

Calmant. On le donne à l'intérieur, à la dose de quelques gouttes; quatorze ou seize au plus en vingt-quatre heures. Douze à quinze gouttes sur chaque cataplasme dans les inflammations douloureuses. Six à huit gouttes seulement dans les injections d'eau.

4° *Acétate d'ammoniaque* (125 gram.)

Excitant sudorifique. Employé contre la migraine, et surtout contre l'ivresse, qu'il dissipe en quelques minutes, à la dose de vingt-cinq à trente gouttes dans un verre d'eau sucrée, tiède ou froide. A l'extérieur, il sert à laver les plaies produites par les morsures de vipère ou de chien enragé. Le médecin juge ensuite s'il y a lieu de cautériser plus profondément. On lave aussi avec cette substance les piqûres d'abeilles, de bourdons, de guêpes, de cousins, et la douleur cesse au bout de quelques instants.

5° *Sous-acétate de plomb* (extrait de saturne, 125 gram.).

Astringent. Lorsqu'on s'est donné une entorse, il faut le plus tôt possible plonger le pied dans un vase rempli d'eau très-froide, à laquelle on a ajouté une ou deux onces d'extrait de saturne et un peu d'eau-

de-vie, puis l'entourer de compresses imbibées du même liquide, et garder le repos le plus absolu. Si l'entorse est très-violente, et que le gonflement et les douleurs se déclarent malgré ces soins, il faut mettre autour de l'articulation malade quinze ou vingt sangsues, puis des cataplasmes de farine de graine de lin, arrosés de laudanum. Lorsqu'on s'est foulé ou démis un membre, il faut prendre les mêmes précautions, mais envoyer de suite chercher un médecin, pour qu'il puisse arriver avant que le gonflement de l'articulation ne l'empêche de remettre les os en place. On met aussi sur les brûlures des compresses imbibées d'eau mêlée à l'extrait de saturne.

6° *Baume Nerval* (100 gram.).

Il sert à faire des frictions dans les entorses anciennes, les douleurs rhumatismales, les névralgies.

7° *Sel de Seldlitz* (sulfate de magnésie, 500 gram.).

Purgatif à la dose de 30 à 60 grammes dissous dans l'eau.

8° *Magnésie blanche* (sous-carbonate de magnésie, 125 gram.).

Contre les aigreurs, on en donne trois ou quatre cuillers à café, mêlée à du sucre en poudre.

9° *Calomélas* (proto-chlorure de mercure, 64 gram.).

Purgatif à la dose de 25 centigr. à 50, mais qu'il ne faut donner que lorsque le médecin l'a jugé convenable.

10° *Émélique* (tartrate d'antimoine et de potasse, 4 gram.).

Par paquets de 5 centigram. Comme vomitif, on met de un à quatre paquets dans un verre d'eau tiède. Comme purgatif, un paquet dans un litre de bouillon aux herbes.

11° *Sel de nitre* (nitrate de potasse, 125 gram.).

Dans les hydropisies, les infiltrations,

de 1 à 4 grammes dans un litre d'eau ou de vin blanc.

12° *Boule de Nanci.*

On agite quelques instants une de ces boules dans de l'eau jusqu'à ce que l'eau devienne un peu rougeâtre. On emploie cette eau en boisson dans les pâles couleurs, la faiblesse générale; et à l'extérieur, en lotions, à la suite des chutes, des coups, des entorses; pour résoudre le sang épanché sous l'épiderme; pour donner du ton à la peau dans l'hydropisie des jambes.

13° *Pierre infernale* (nitrate d'argent fondu, crayon).

Pour cautériser les piqûres de sangsues dont on ne peut arrêter le sang; pour toucher les aphtes, les porreaux lorsqu'ils commencent à naître; pour cautériser le sommet des gros boutons qu'on appelle *clous*.

14° *Manne en larmes* (250 gram.).

Purgatif très-doux, à la dose de 32 gram. à 64, dans l'eau, le lait, ou dans une boisson quelconque.

15° *Rhubarbe en poudre* (64 gram.).

Soixante centigrammes comme tonique dans les digestions lentes par cause d'affaiblissement général; comme purgatif, 2 à 4 grammes.

16° *Ipécacuanha en poudre* (31 gram.).

Vomitif. De 65 centig. à 130, dans un verre d'eau. On fait, avec ce médicament, des pastilles qui facilitent l'expectoration dans les catarrhes pulmonaires.

17° *Quinquina en poudre* (125 gram.).

On en frotte les gencives molles, rouges et saignantes; on le mêle au charbon en poudre pour saupoudrer les ulcères qui répandent une mauvaise odeur.

18° *Sulfate de quinine* (15 gram.).

Par paquets de 10 centigrammes.

19° *Vésicatoires* (64 gram.).

Pour faire un vésicatoire, on taille un morceau de peau blanche un peu plus

grand que la dimension de la plaie qu'on veut produire; on étend sur le milieu de cette peau une couche mince d'emplâtre vésicant fait par incorporation.

20° *Vulnérable suisse.*

On en fait une infusion ou une fumigation après les chutes, dans les migraines et les rhumes de cerveau commençants.

21° *Quatre fleurs.*

Elles servent pour tisane dans les rhumes prolongés et mille autres maladies.

Outre ces plantes, il faut recueillir dans vos promenades et faire sécher à l'ombre les fleurs de : *bouillon blanc, violettes, sureau, tilleul*; les *feuilles d'oranger*, etc.; puis les conserver dans des bocaux bouchés ou des tiroirs bien secs.

22° *Sangsues.*

Il faut en élever dans plusieurs bocaux pleins d'eau qu'on change tous les jours. Elles servent dans les cas pressants, tels que les attaques d'apoplexie (coup de sang). Il faut alors, sans tarder, déshabiller le malade, lui élever la tête sur plusieurs oreillers, lui appliquer sur le front et les tempes des compresses imbibées de vinaigre ou d'acétate d'ammoniaque, lui mettre des sinapismes aux pieds, lui poser quinze à vingt sangsues derrière les oreilles et sur le cou, et envoyer chercher promptement le médecin, parce que le moindre retard peut causer la mort du malade.

Agaric de chêne ou amadou pour mettre sur les piqûres des sangsues, afin d'arrêter le sang.

Peau blanche pour faire les vésicatoires.

Pois à cautères, n° 1 et n° 2.

Trébuchet. Petite balance pour peser les médicaments.

Bandes d'un mètre de longueur pour serrer le bras après la saignée.

Bandes de deux mètres, et de quatre mètres de longueur, un peu plus larges que les autres, pour les bandages de corps et les fractures.

Compresses pliées en quatre, de la largeur de quatre doigts et plus.

Charpie faite avec du vieux linge effilé.

Ouate pour remplacer la charpie dans le pansement des ulcères où la ouate convient mieux.

Taffetas d'Angleterre, noir ou rose, pour les petites plaies du visage.

Diachylon gommé. Lorsque les coupures sont profondes, il faut bien se garder d'introduire entre les bords de la plaie du persil, des onguents ou des baumes, tous ces corps étrangers retardent la cicatrisation. Il faut seulement laver la plaie avec soin, rapprocher ses deux lèvres, et entre-croiser par-dessus des bandelettes de diachylon gommé.

Toutes ces doses sont celles qui conviennent à un homme fait. On doit les réduire à la moitié pour un enfant de douze à quatorze ans; au quart pour un enfant de quatre ans; au huitième pour un enfant de deux ans, et au seizième pour un enfant d'un an.

Tous ces médicaments, de premier choix, se trouvent à l'ancienne pharmacie Fée, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 34, à Paris, et dans toutes les bonnes pharmacies.

SALON DE 1848.

PREMIER ARTICLE.

Le 15 mars, à onze heures, ainsi qu'on l'avait annoncé, le salon de 1848 a été ouvert. Une foule immense se pressait aux abords du Musée; elle n'a pas tardé à envahir les galeries et les salles destinées cette année à l'exposition des ouvrages d'art. Grâce au nombre et à l'étendue de ces salles, la circulation a toujours été facile, excepté cependant lorsqu'on rencontrait des masses d'individus arrêtés devant des toiles d'un ridicule si burlesque, qu'elles excitaient l'hilarité générale. Un *Amour sortant d'un buisson de roses*, le *Rachat d'une esclave*, *Napoléon avec un vieux de la vieille*, justifiaient, de reste, les éclats de rire dont on les a salués. La verve moqueuse de certains jeunes gens ne s'est pas bornée à ces bruyantes manifestations. Ils ont décoré ces toiles de couronnes d'immortelles et d'inscriptions. Au *Rachat d'une esclave* était attachée celle-ci: *Aux grands artistes la Patrie reconnaissante*. A un portrait d'homme inimaginable: *L'homme est l'animal qui ressemble le plus au singe*. A un portrait de femme qui paraissait être de carton-pierre: *Femme condamnée à l'exposition*. A un paysage vert épinards: *Pâturage, par un peintre en herbe*. Il faut espérer que cette critique d'une nouvelle espèce aura un bon effet, et que, dorénavant, la crainte d'obtenir des suffrages si peu flatteurs sera un frein salutaire contre les prétentions ambitieuses de l'incapacité. Du reste, plusieurs des toiles les plus bouffonnes ont été bien vite retirées par leurs auteurs.

Le nombre total des ouvrages exposés s'élève à 5,180. Il y a 4,589 tableaux et dessins. Les tableaux à l'huile, les minia-

tures, occupent la petite salle d'entrée, le grand salon carré, la grande galerie des anciens maîtres, jusqu'au fond de la dernière travée des Raphaël. Les dessins sont exposés dans la galerie d'Apollon; les peintures sur porcelaine, comme toujours, dans la salle dite, des bijoux. On trouve réunis des pastels, des dessins, et quelques peintures dans la salle des sept cheminées. Les galeries du bord de l'eau, habituellement consacrées à l'ancienne école française, contiennent aussi grand nombre de toiles nouvelles dans tous les genres; l'architecture est exposée dans la dernière de ces salles. Les marbres, les bronzes, les plâtres, sont placés dans les belles salles du Musée égyptien.

Beaucoup de nos peintres les plus renommés ont exposé cette année; et néanmoins on compte les toiles vraiment remarquables, surtout celles dites historiques.

En entrant dans le grand salon, l'attention est d'abord attirée par le *Serment du jeu de paume* (20 juin 1789), de M. Couder. Ce tableau est destiné à orner les galeries du château de Versailles. La composition est bien ordonnée, l'effet en est satisfaisant. Quelques personnes critiquent les bras tendus, les mains levées des membres de l'assemblée des états généraux; mais là se trouve l'inévitable difficulté du sujet, et il nous semble que l'artiste a réussi habilement à le surmonter. On s'arrêtera toujours avec intérêt devant la représentation de ce grand fait historique, car cette scène, si vive, si animée, M. Couder l'a rendue d'une manière franche et vraie; l'exécution en est soignée,

et laisserait peu à désirer, si les carnations n'étaient pas par trop violacées.

M. Schnetz a exposé deux ouvrages : la *Bataille d'Ascalon*, et les *Funérailles d'une jeune martyre* dans les catacombes de Rome.

Un vieillard et un jeune homme portent le corps de la jeune vierge qui est placé sur un linceul. Un fossoyeur, un flambeau à la main, attend à l'entrée du souterrain le cortège funèbre. Un jeune pâtre baise le linceul de la sainte martyre, et sur le second plan on voit une femme portant une fiole remplie du sang de celle qui vient de mourir pour n'avoir pas voulu renier sa foi en Jésus-Christ. Dans le lointain d'un paysage sombre et sévère on aperçoit des soldats cherchant la trace des chrétiens.

Ce sujet, plein de gravité et de tristesse, a été traité par M. Schnetz avec la plus noble simplicité. On est vivement ému en contemplant cette belle composition.

Dans la *Bataille d'Ascalon*, M. Schnetz a montré combien son talent est flexible et varié. Ce sujet exigeait des qualités bien différentes de celles dont il a donné des preuves dans la *Jeune martyre*. Ces qualités ne lui ont pas manqué, et il a rendu, sinon avec une scrupuleuse vérité, au moins d'une manière très-pittoresque, le fait d'armes que Guillaume de Tyr raconte ainsi :

« En 1099, après la prise de Jérusalem, le kalife d'Égypte conçut le projet de couper la retraite aux croisés et de les exterminer au moment où ils penseraient mettre à la voile pour regagner leur patrie. En conséquence, il dirigea sur Ascalon une nombreuse armée, commandée par son émir l'apostat Elasdale. Le comte de Flandre, Baudoin, établi à Ramès, Ramla ou Ramala, envoya prévenir tous ses frères d'armes de l'arrivée des Égyptiens. Le comte de Toulouse, Raimond, et d'autres princes croisés, marchèrent contre les ennemis. A l'apparition soudaine des chrétiens, l'armée d'Elasdale, composée d'éléments

hétérogènes, de nations inconnues les unes aux autres, imprévoyante, indisciplinée et ignorante, fut saisie de terreur. Le bruit courut parmi elle que l'Occident envoyait tous ses chevaliers; alors la terreur s'empara de ces mécréants. Le fer acheva ce que la peur avait commencé. Raimond donna le signal de l'attaque, et après un engagement peu sérieux, 4,200 cavaliers et 9,000 hommes de pied mirent en fuite ces Barbares, dont on ne pouvait même calculer le nombre, tant chaque jour ils avaient reçu de nouveaux renforts. »

Ce récit, un peu vague, laissait une grande latitude à l'imagination de l'artiste. M. Schnetz a été très-heureusement servi par la science; il a su répandre un vif intérêt sur cette si vaste composition. Au premier plan, se trouve un soldat apportant dans son casque de l'eau pour étancher la soif d'un pauvre blessé, qui est secouru par un moine. Ce groupe saisissant de vérité émeut profondément.

M. Debon a aussi traité un sujet historique, sur de très-grandes dimensions. C'est la *Défaite d'Attila dans les plaines de Châlons* qu'il a représentée. Le roi des Huns, après avoir traversé le Rhin, arrive jusqu'aux plaines de Châlons. Il y rencontre Étius et Théodoric, qui marchaient vers lui avec un reste de légion, les Alains et les Bourguignons. Mérovée, le jeune roi des Franks, s'étant mis à la tête des Franks et des Gaulois afin de repousser l'invasion, contribua pour beaucoup à la défaite des Barbares. La mêlée fut effroyable; 170,000 morts couvrirent la plaine, Théodoric fut tué, mais Attila vaincu repassa le Rhin.

Il y a sans aucun doute beaucoup à louer dans l'œuvre de M. Debon; elle atteste des efforts consciencieux, mais aussi il est impossible de ne pas reprocher à cet artiste la confusion qui règne sur sa toile; vainqueurs et vaincus sont enchevêtrés tellement qu'il n'y a pas moyen de les démêler; on ne peut

se rendre compte de l'action, et l'intérêt ne se portant sur aucun groupe, sur aucun personnage, il advient qu'on demeure froid en face d'un tableau qui devrait remuer vivement le spectateur.

La *Prise de Baruth par Amaury II*, en 1197, de M. Alexandre Hesse, est destinée, de même que la *Bataille d'Ascalon*, à la décoration de la salle des Croisades du musée de Versailles.

« Le roi Amaury II, le Temple et l'Hôpital, le chancelier d'Allemagne et les barons du pays donnèrent conseil d'aller assiéger Baruth. Les Sarrasins qui étaient sortis du château virent que les chrétiens approchaient rudement par mer et par terre; ils retournèrent en arrière et croyaient rentrer au château, mais ils virent la porte fermée par les esclaves chrétiens, qui, pour favoriser les armes des croisés, étaient sur la porte ainsi que sur la maîtresse tour, et criaient : *Dieu, et Saint-Sépulcre !* Les Sarrasins, voyant qu'ils avaient perdu le château, s'enfuirent, et le château demeura aux chrétiens. »

M. Alexandre Hesse a rendu avec une grande fidélité historique la *Prise de Baruth*. Il y a beaucoup d'éclat et de vigueur dans son faire, peut-être même un peu trop; les contours sont arrêtés si nettement que cela approche de la dureté, et les ombres poussent au noir d'une manière presque exagérée.

La *Sainte-Cécile* de M. Landelle est une œuvre de talent qui fait bien augurer de l'avenir de ce jeune artiste. Il a donné à la sainte une pose simple, gracieuse, et la figure a une expression pleine de noblesse. M. Landelle a bien voulu permettre que votre Journal vous offrit une esquisse de son tableau; vous la recevrez au mois de juin.

La *Mort de Saint-Jean-Baptiste*, de M. Gleize, est une œuvre très-remarquable, dont le dessin offre un mérite réel.

M. Duveau a représenté des *Emigrants bretons arrêtés par des républicains*. Mon-

tés sur une faible barque, les émigrants sont parvenus, malgré la tempête, à s'éloigner du rivage. Ils vont bientôt atteindre le navire qui les attend. Tout à coup le passage leur est barré par un canot que dirigent des hommes à la mine sinistre et farouche. Les vieillards semblent frappés de stupeur, les femmes se tordent dans les angoisses du plus affreux désespoir; seul, un jeune homme s'est élancé à l'avant de la barque; il tient un poignard à la main et combat corps à corps contre un des républicains. Le jeune émigrant est entièrement vu de dos. Néanmoins on sent qu'il est décidé à mourir s'il ne parvient à forcer le passage. M. Duveau a exprimé de la manière la plus énergique cette lutte suprême, au milieu des vagues en fureur. L'aspect général de cette scène est terrifiant.

Le tableau de M. Théodore Chasseriau inspire des idées d'un tout autre ordre; il n'y a rien que de gai, de brillant, de réjouissant dans le sujet qu'il a choisi: le *Jour du sabbat dans le quartier juif à Constantinople*. On voit sur le premier plan les familles juives revêtues de leurs plus riches vêtements et réunies devant leur porte, où elles se reposent tout le jour, selon l'usage. Des chefs arabes du Désert de Biskara traversent dans le fond.

Les premiers ouvrages de M. Théodore Chasseriau se faisaient remarquer par la pureté du dessin, le modelé des formes. Pourquoi le jeune artiste a-t-il complètement changé de manière? C'est à regretter, car il possède des qualités essentielles, et le mépris qu'il affecte maintenant de la correction ne peut que lui être funeste.

Nous n'avons encore rencontré de M. Biard que sa *Promenade sous le cercle polaire*. C'est un beau et bon tableau, saisissant de vérité; la mer est très-belle: les personnages, parmi lesquels on remarque l'auteur, sont bien groupés; le dessin est soigné et l'ensemble offre un bel effet de couleur.

Mademoiselle Rosa Bonheur a fait d'im-

menses progrès : ses *Bœufs et taureaux du Cantal* sont assurément un des meilleurs tableaux de l'exposition de cette année. Il y a de la simplicité et de la vigueur dans sa touche. Mademoiselle Rosa Bonheur a dû faire de consciencieuses études pour at-

teindre au degré de perfection qu'elle déploie dans ses paysages. Cette artiste a exposé un essai en sculpture ; son taureau et sa brebis en bronze ne sont pas sans mérite.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

CORRESPONDANCE.

Si tu éprouves quelque retard dans l'envoi de ton journal, ma chère amie, ne m'en accuse pas... c'est qu'en temps de république, dessinateurs, graveurs, imprimeurs, étant obligés de faire les affaires publiques, mettent de côté les affaires particulières... Espérons que l'ordre renaîtra bientôt, car sans lui rien de bien n'est possible ; on ne peut compter sur rien, on ne peut que vivre au jour le jour... et cela ne nous va pas à nous autres femmes... Voici enfin notre planche V.

Le n° 1 est une pale destinée à la Vierge. Elle se brode au point de cordonnet, en application de mousseline sur tulle de Bruxelles, ou bien au plumetis sur mousseline ; dans ce dernier cas, je te conseillerais de faire des jours au cœur des étoiles, dont tu n'indiquerais que l'extérieur des cinq pointes, en le suivant par un point de cordonnet. Tu ferais de même pour le croissant. Cet M a été copié d'un vieux manuscrit... J'ai fait en sorte que ce qui l'entoure fût du même caractère.

Si, de ce dessin, tu veux faire une pelote, tu pourras la broder au passé et au point de tige, en soie de couleur, sur casimir ou sur velours noir : les seize boules, en soie de couleur jaune d'or ; les espèces de bras de cette espèce de croix, en rouge ; les quatre espèces de lys, en blanc, et le reste en bleu foncé ou en vert. Si la personne à laquelle tu destines cette pelote

avait le bonheur de se nommer Marie... ou tout autre nom commençant par un M, tu n'aurais qu'à retrancher la lune et les étoiles... rien que ça !... heureusement que ton pouvoir ne s'étend pas jusqu'au ciel... Mais revenons à notre pelote. L'espèce de nuage qui s'élève au-dessus de cet M, tu le ferais en blanc, ainsi que les trois lys renversés ; les deux pieds de l'M, tu les ferais en bleu foncé ou en vert ; les petites flammes qui suivent, tu les ferais en rouge, ainsi que la petite rosace du milieu ; tout le reste en bleu foncé ou en vert ; les deux perles qui tombent du lys seraient l'une rouge, l'autre jaune.

Avec ce dessin, que tu rallonges à volonté, tu peux faire, en moire blanche, un sachet pour gants ou mouchoirs.

La pale et la pelote pourraient être garnies : d'une bande de tulle pour la première, de mousseline pour la seconde ; tu y broderais le dessin de l'encadrement qui va de la boule de gauche à la boule de droite, moins l'espèce de lys du milieu. Seulement, au bas de cet encadrement, tu ferais un feston qui en suivrait les sinuosités ; à la bande de tulle tu ajouterais un picot.

Le n° 2 est un semé qui se brode au plumetis, pour bonnet du matin, bonnet d'enfant ou fond de canezou. Chaque pois peut être un œillet.

Le n° 3 est un dessin qui se brode sur moire, velours ou casimir ; il peut servir

pour souvenir ou porte-cigare. Les feuilles se font de plusieurs nuances de vert, en soie demi-torse; les tiges se font en couleur bois; les pois, les épines en fil d'or, ou bien les pois en rouge et les épines en bois plus pâle que les tiges.

Le n° 4 est un dessin pour encadrer un mouchoir. Il se brode au plumetis; le feston de l'intérieur se fait en points de cordonnnet, celui de l'extérieur se fait en points de feston et se découpe.

Ce dessin peut servir pour bas de jupon. Tu pourrais ne pas faire les bouquets qui se trouvent au milieu de chaque feston.

Pour devant de camisole de nuit, le col serait droit, tu le finirais au-dessus du premier feston qui forme le coin de ce mouchoir. Pour la manchette, tu la coudrais au poignet sur lequel tu aurais monté la manche; ce poignet serait haut de 5 centimètres, tu coudrais la manchette à l'envers en la faisant boire un peu, de manière à ce qu'elle puisse se rabattre aisément sur la manche de la robe de chambre que l'on aurait passée par-dessus la camisole.

Pour manteau de baptême, ce dessin l'entourerait ainsi que le capuchon.

Le n° 5 est un dessin pour broder en soutache : des deux côtés de l'ourlet du devant de la jupe, et des deux côtés de l'ourlet du devant du corsage d'une redingote de piqué bleu, jaune ou gris, ou bien encore des deux côtés de la jupe et du corsage d'une robe qui s'ouvre devant. — Ce dessin se brode au-dessus de l'ourlet d'une jupe de percale rayée bleu et blanc d'une petite fille, ou au-dessus de l'ourlet d'une blouse de nankin ou de piqué d'un petit garçon. — Pour les pèlerines de ces deux vêtements, il ne serait pas difficile de faire tourner ce dessin. La soutache se met blanche.

Ce dessin peut encore se broder au crochet, au-dessus des larges plis d'une jupe d'organdy.

Le n° 6 est un dessin qui se brode au point de feston, sur une bande de jaconas

(la ligne droite qui ferme les dents du haut me paraît inutile). Ce dessin se découpe dans les espaces marqués par des points. La bande se fait haute de 5 centimètres; elle se coud à des bonnets de nuit, à plat sur le front, à peine froncée sur les joues. Cette garniture est très-solide, se chiffonne moins que la dentelle, et ôte à ce genre de bonnet l'épithète ordinairement si vraie : *Triste comme un bonnet de nuit.*

On peut avec ces bandes garnir des pantalons courts de petits garçons et de petites filles. On peut faire ce dessin au bas d'un jupon de percale.

Le n° 7 est le dessin de bretelles que tu m'as demandé pour remplacer le dessin de roses qui *avait vécu.*

Tu peux changer la couleur de cette fleur en rose, en rouge, en gris et la semer sur un fond blanc ou noir; cela te fera de jolies chaises, d'élégants tabourets.

Le n° 8, ce sont les signes qui indiquent les couleurs employées dans ce dessin.

Le n° 9, ce sont les chiffres romains et arabes que je t'ai promis pour marquer le linge.

Le n° 10 est la moitié du dos de la figurine en robe grise, il se taille double. Si tu achètes du gros de Naples, assure-toi d'abord s'il a 48 centimètres de large, et fais-moi le plaisir de plier en deux ces 48 centimètres pour tailler le dos et la pièce de côté ainsi qu'ils se trouvent placés, en laissant cependant les remplis entre le dos et la pièce de côté (tous ces patrons sont indiqués sans les remplis). Si tu suis mon conseil, les raies, les carreaux, le sens de l'étoffe étant les mêmes de chaque côté, se rapprocheront pour former le même aspect et sans faire la moindre grimace.

Sur la doublure du dos, qui doit être grise sous la pointe, sur une hauteur de 2 centimètres, tu couds un petit ruban gris dans lequel tu introduis une baleine large de un centimètre, ce qui empêchera cette pointe de se relever.

Le n° 11 est la moitié du devant de ce

corsage. La ligne pointée qui est droite et celle qui forme un revers indiquent : la première le milieu du corsage, la seconde comment ce revers croise ou rabat sur la poitrine.

Le n° 12 est une manche Amadis, à parements retroussés, à la ligne pointée.

On place, de chaque côté de la poitrine, des boutons de passementerie, à partir de la pointe du revers jusqu'au bas de la taille.

Voici comment se porte ce corsage. Le matin, on boutonne le revers de gauche sur le côté droit, en croisant en dessous le revers de droite sur le côté gauche ; de cette manière la poitrine se trouve entièrement couverte ; le soir on peut rabattre à droite et à gauche les revers, n'agrafer son corsage que sous le passe-poil qui borde le tour du cou, puis, 15 centimètres plus bas, l'agrafer jusqu'au bas de la taille, et dans l'espace non agrafé laisser passer un petit jabot de dentelle semblable à celle du tour du cou et à celle des manchettes. La jupe, ouverte du devant, doit avoir un rang de boutons de passementerie posé sur l'ourlet qui cache l'ouverture de la jupe. Il faut 12 gros boutons pour la jupe et 18 moyens pour le corsage. Si tu n'en plaçais que 16, il ne serait pas mal d'en mettre 2 derrière, 1 de chaque côté de la pointe.

Les revers se doublent en taffetas pareil, ainsi que la pointe du dos. Revers et pointe se garnissent d'un petit passe-poil, ainsi que le bas de la taille.

Les jupes se font plus courtes du devant, afin de laisser voir le soulier et le bas. Je trouve que le moment est mal choisi, non pour les robes plus courtes, mais pour quitter les bottines qui savaient si bien préserver nos pieds de la poussière.... *Enfin, que voulez-vous ?*

Le n° 13 est une ceinture hygiénique. Elle se taille en flanelle.

Le n° 14 est une patte que l'on ajoute en dessus sur les deux lignes qui se trouvent parallèles à celles placées sous le chiffre 40, ou entre une baleine près de cha-

que rang de ces œillets, on les lace avec deux lacets qui se croisent et que l'on serre ensuite à volonté. Les douleurs rhumatismales, les inflammations se trouveront soulagées par cette ceinture.

Le n° 15 est un patron qui représente le côté du dessous d'un escarcelle qui se taille en velours ou en moire.

Le n° 16 est un patron qui représente le côté du dessus.

Lorsque ces deux patrons sont taillés ainsi que leur doublure, qui doit être en gros de Naples, de la couleur du dessus, on fait un rempli au-dessous et au-dessus, on rabat, sur l'envers du dessus, cette doublure par un point de côté, on réunit, par un surjet fait à l'envers, le n° 15 au n° 16 ; alors le haut du n° 15 rabat sur le n° 16 et ferme le sac. On coud tout autour une espèce de passementerie en soie de la même couleur, formant dentelle ; puis, pour le suspendre au bras, on coud, à droite et à gauche de l'ouverture, entre la doublure et le dessus, les deux bouts d'un demi-mètre d'une ganse ronde, en soie, aussi de la même couleur.

Si tu as des perles d'acier, tu peux en entourer cette escarcelle, coudre un gland où se trouve le zéro du patron n° 15 et placer deux glands de chaque côté du bas, où se trouve le chiffre 8.

Le n° 17 est un fichu faisant pèlerine. Prends un carré de tulle ou de mousseline, coupe-le en deux pour en former deux fichus ; arrondis la pointe du dos, forme des plis près du cou, fais, en mourant, à partir du cou jusqu'à six ou sept centimètres en s'avancant sur l'épaule, trois pinces sur ces trois plis : une derrière, une sur chaque épaule ; arrondis les deux pointes du devant, et garnis de deux dentelles ce fichu-pèlerine.

Tu peux le faire double, l'étager, et garnir le côté du dessus et celui du dessous. Dans ce cas, je te conseille du tulle uni. Ce fichu-pèlerine se fait en tulle noir ou blanc.

Maintenant, parlons modes et toilette...

si c'est possible !... Commençons par les petites filles. J'en ai remarqué deux, deux sœurs. Elles avaient des robes de mérinos blanc, dont les jupes ne descendaient que jusqu'au-dessous des genoux ; là s'arrêtait le pantalon, terminé par une entre-deux et garni d'une petite dentelle froncée ; leurs jambes étaient couvertes de bas blancs, leurs pieds chaussés de bottines. On avait choisi de la mousseline de laine à grands carreaux écossais : blanc, rouge et vert, cette mousseline avait été coupée en biais par bandes, de manière à détacher un carreau, puis toutes ces bandes réunies dans leur longueur, on y avait fait un rempli du haut et du bas et on les avait cousues au bas et sur la jupe, ne laissant d'espace entre ces bandes qu'une hauteur égale à ces mêmes bandes. La jupe se trouvait presque ainsi cerclée jusqu'à la ceinture. Cela faisait tenir la jupe très-bouffante, et tous ces carreaux qui n'étaient plus que des espèces de losanges formaient un ornement très-joli, très-original, quel'on peut exécuter aussi sur mousseline de laine blanche. Ces petites filles portaient une Rédowa de velours vert, et un chapeau ouvert, orné de rubans verts et de deux rosettes pareilles. Leurs cheveux tombaient bouclés sur leurs épaules. Elles marchaient droites et bien, leurs petites jambes rondes n'étant point empiétrées par un long pantalon. Elles avaient sept et huit ans à peu près.

Les petits garçons que j'ai remarqués portaient, l'un une blouse de léger casimir noir, — une ceinture de cuir noir verni, — des guêtres écossaises recouvrant les genoux ; — un pantalon de percale large, garni d'une mousseline festonnée, tombait au bas des genoux, — un feutre noir orné d'un ruban de satin noir, noué derrière, retombait sur l'épaule, — un col de chemise rabattait sur sa blouse, — une petite écharpe de cachemire rouge tournait autour de son cou.

L'autre avait des guêtres de casimir gris, une blouse et un camail en mérinos

écossais, — des manchettes et un col plissés à petits plis, — une cravate de soie noire, — un feutre gris orné d'une plume grise tournait autour de la forme.

Les petits enfants voués au blanc portent de longues guêtres de laine blanche, des blouses, de longues pèlerines en laine ou en percale blanche ; seulement pour nouer leur chapeau de feutre blanc, pour orner leur petit bonnet, on ajoute des rosettes de satin bleu... en l'honneur des yeux de la Vierge.

Si tu trouves que ces costumes ne sont pas de saison, je te renverrai à la lune rousse qui nous a donné l'hiver au printemps. Mais tu prépareras ces costumes pour cet automne, et comme nous allons sauter à pieds joints dans l'été, tu changeras ainsi ces étoffes : au lieu de casimir du piqué, du nankin ; au lieu de feutre de la paille.

Quant à nous, ma chère amie, il n'y a rien de nouveau que le fond des chapeaux qui se fait rond. Toujours des bavolets. Sur les chapeaux de paille jaune, ornés d'un ruban blanc, on place, à gauche, une touffe de bluets, ou bien un ruban couleur paille, découpé en dents des deux côtés, froncé au bas de ces dents, de manière à former un bouillon au milieu, et croisé ensuite tout simplement sur la passe du chapeau.

Les étoffes sont toujours : gros de Naples et pékin de soie, rayé ou écossais, — mousseline de laine à pois, à raies ou à carreaux écossais, — percales fond blanc à petites fleurs et à petits feuillages, — piqués, nankins..... tout cela à un bon marché... bien triste !...

Regarde nos figurines, celle qui a une robe d'organdy rose. Suppose que tu as une robe faite de même, en jaconas fond blanc, parsemé de petits dessins roses, bleus ou rouille. Voici alors ce que je te conseillerais : un mantelet en étoffe pareille, taillé sur le patron planche IV ; trois garnitures, hautes chacune de 5 centimètres, ourlées,

froncées, cousues l'une au-dessus de l'autre, à partir des chiffres 60 jusqu'aux chiffres 45 ; là, les deux garnitures de dessus arrêtées dans leur hauteur sur la couture qui réunit le derrière aux devant ; la garniture du dessous continuée seule jusqu'aux chiffres 82 ; là elle remonte, toujours froncée, tourne autour du cou, redescend aux chiffres 60, rejoindre les deux garnitures et se trouve en troisième jusqu'aux chiffres 45. Il serait bien, je crois, de raccourcir cette garniture en mourant à partir des chiffres 82, de manière à ce qu'elle n'ait plus que 3 à 4 centimètres au lieu de 5, afin qu'elle ne se montre pas à l'envers. Ce mantelet serait joli en organdy blanc, en taffetas couleur de la robe... C'est aussi un vêtement de jeune femme, tu peux le conseiller à ta sœur.

La coiffure de la figurine qui est assise a été mal rendue. C'est une bande de tulle de soie blanche de 1 mètre 25 centimètres de long et de 30 centimètres de large, que l'on se pose sur la tête, le jour où l'on se sent un peu pâle et où l'on a du monde à

dîner. Une jeune femme qui voudrait embellir cette coiffure pourrait d'abord placer sur sa tête, à droite et à gauche de ses joues, une branche de trois roses et poser cette petite écharpe de manière à les couvrir, tout en les laissant apercevoir... Cette coiffure est à la fois très-élégante et sans prétention...

Mais je m'arrête... c'est assez te parler toilette en ce moment, où de si graves intérêts préoccupent nos pères et nos frères... Heureusement, je ne t'ai jamais donné que des leçons de travail, d'ordre, d'économie... et j'espère bien continuer mon rôle, à présent surtout, avec plus de raisons que jamais.

Ne penses-tu pas que le dernier rébus était par trop facile?...

Un nez — un c — une scie — une jeune fille qui verse le thé — n' — un appât — un 2 — un article du code.

« *Nécessité n'a pas de loi!*... »

Adieu! chère et bonne; je prie Dieu qu'il te garde toi et les tiens.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

LE 8 MAI 1496, MORT DE CHRISTOPHE COLOMB.

Colomb naquit en 1442; son père était cardeur de laine, à Sogurato, village sur la côte de Gênes. Quelques voyages sur mer et le bruit que faisaient alors les entreprises des Portugais lui firent goûter la navigation, et par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, ou par un raisonnement tiré de la disposition du globe, il jugea qu'il devait y avoir un autre monde.

Gênes, sa patrie, l'ayant traité de visionnaire, et Jean II, roi de Portugal, ayant refusé ses services, Colomb se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux.

Des îles Canaries, où il mouilla, il ne mit

que trente-trois jours pour découvrir, en 1492, la première île de l'Amérique; le cacique ou le chef des insulaires lui permit de faire construire un fort de bois dans l'île qu'il avait appelée *l'Espagnole*. Colomb y laissa trente-huit des siens, et partit pour l'Europe. Ferdinand et Isabelle l'anoblirent lui et sa postérité, le nommèrent grand amiral, vice-roi de ce nouveau monde, et le renvoyèrent, en 1493, avec une flotte de dix-sept vaisseaux. Il découvrit de nouvelles îles : les Caraïbes et la Jamaïque. Comme il revenait en Espagne, se voyant assailli par une tempête furieuse et prêt à périr, il ne songe qu'à une seule chose,

c'est que le fruit de ses courses va être perdu pour l'humanité. Il entre dans sa chambre, écrit rapidement sur du parchemin le journal de sa navigation, l'enveloppe d'une toile cirée, le met dans un gaeau de cire, puis dans un tonneau bien bouché et le jette à la mer.

Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit ses envieux par une plaisanterie devenue célèbre. Ils lui disaient que rien n'était plus facile que ses décou-

vertes, dues à un peu de hardiesse et à beaucoup de bonheur. Colomb leur proposa de faire tenir un œuf sur la pointe; aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus, et le fit ainsi tenir. « Rien n'était plus aisé, dirent les assistants. — Je n'en doute point, reprit Colomb, mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert les Indes. » Colomb termina à Valladolid une carrière plus brillante qu'elle n'avait été heureuse.

MOSAIQUE.

Moins on étroit les liens de la reconnaissance, plus ils se resserrent.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

La première qualité du grand citoyen est de savoir admirer.

DE RÉMUSAT.

Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaïement que quand on le fait par un faux principe de conscience.

PASCAL.

La vie est un combat dont la palme est au ciel.

Catherine DERBY.

L'être insensible n'existe pas; il meurt le jour de sa naissance.

M^{me} DE STAEL.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

LA BRUYÈRE.

La femme vigilante est la couronne de son mari.

RÉBUS.



Imprimerie de M^{me} V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Salon de 1848.



Dessiné par A. de Tournay, d'après le tableau de Lankrell.

Gravé par Barrois.

SAINTE CÉCILE

Ayuntamiento de Madrid